

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTREAL, JEUDI, 7 AVRIL 1870.

No. 22

SOMMAIRE DU No. 22.—Avril, 7, 1870

Agronomie.

INSTRUCTION AGRICOLE.—Conférences. C. X..	337
SUR LES ENGRAIS —Agricola.....	339
LE CATECHISME AGRICOLE.—J. M. Paquin....	339
SUCRE D'ÉRABLE. — Conserver l'eau pure. Chaudières. La manière de faire réduire l'eau contribue pour beaucoup à la con- fection du sucre. Couler le sirop. Le clarifier. Cassonade.—RAPHAEL.....	341
LA VISITE A LA CHAMBRE DES MODELES, OTTAWA.—B. Benoit.....	342
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.—PLAINTES ET AC- CUSATIONS GRAVES. *** A nos correspondants de Maskinongé....	343
CRITIQUE.—Choix d'un modèle. Intégrité de la forme dans les choses de la même es- pèce. Beauté de la forme. Confronta- tion de la <i>Semaine Agricole</i> , avec le modèle. Critique de la forme.— PH. LANDRY.....	343
Arboriculture.	
LE POMMIER. <i>suite</i> .—Ennemis du Pommier. Les rongeurs. Les chenilles. — J. E. LABONTÉ.....	345
MANIÈRE DE MARQUER LES ARBRES FRUI- TIERS.—Dr. Genand....	346
A CEUX QUI FONT DES PLANTATIONS D'AR- BRES.—Appui ou tuteur pour les arbres Dr. Genand.....	347
REGU POUR L'ALMANACH DU CULTIVATEUR D'ABEILLES.....	347
Notes de la Semaine.	
LE NATURALISTES CANADIEN.....	347
COLONISATION.—Quelle est la meilleure ma- nière de défricher une terre en bois de- bout? Quelles sont les semences et le système de culture, en général, qui con- viennent le mieux à la terre neuve? Choix d'un site pour la cabane.....	349
DU FUCHSIA.—Dr. Genand.....	349
Coin du Feu.	
LES LAURENTIENNES.—La vieille chanson. A. B. Routhier.....	350
LETTRE ROMAINE.—D. Gérin.....	351
Illustrations.	
Manière de marquer les arbres fruitiers.— 1 gravure.....	346
Appui ou tuteur pour les arbres 2 gravures....	347
Du Fuchsia.—1 gravure.....	349
Les Marchés de la Province.....	352

INSTRUCTION AGRICOLE.

CONFÉRENCES.

M. le Rédacteur.

J'ai souvent entendu faire la remarque, et j'ai pu l'observer moi-même, que depuis quelques années, tous les hommes qui s'intéressent à l'avenir de notre pays, font de véritables efforts pour découvrir et appliquer les meilleurs moyens de répandre la science théorique et pratique de l'agriculture chez nos cultivateurs. On a vu avec satisfaction que les Honorables Ministres du Parlement Provincial, secondés de leurs collègues, les représentants du peuple se sont mis à la tête de ce mouvement qui devra nous faire marcher dans la voie du progrès. Et les lois passées aux dernières sessions sur l'agriculture et la colonisation, ainsi que les octrois offerts aux compagnies qui construiront de nouveaux chemins à lisses, sont de nature, je crois, à nous faire avancer rapidement vers le but que désirent atteindre nos législateurs.

De leur côté, les hommes actifs, intelligents et pratiques qui composent le Conseil d'Agriculture, nous ont prouvé qu'ils veulent bien tirer bon parti des offres du Gouvernement, et s'en servir pour enseigner à nos cultivateurs l'art de bien exploiter leurs terres. Et quoiqu'en aient dit certaines personnes qui n'ont été heureuses ni dans leurs remarques, ni dans leurs accusations, le rapport du Comité "chargé de s'enquérir du meilleur système d'enseignement et de pratique agricole," rendra les plus grands services à la classe des agriculteurs.

D'après ce rapport, l'enseignement agricole devrait être donné et aux enfants dans les écoles élémentaires, et aux jeunes gens dans les écoles d'Agriculture que le Conseil favorise des deniers du Gouvernement. Quant aux jeunes gens qui ne peuvent ou ne veulent pas fréquenter les Ecoles d'Agriculture ainsi que nos cultivateurs actuels, ils pourront acquérir des connaissances pratiques sur l'agriculture dans les journaux, les "Lectures Publiques" et les Concours.

Les journaux d'agriculture et les concours existent déjà, et les jeunes gens qui voudront suivre les cours de

l'une des deux Ecoles d'Agriculture de Ste. Anne ou de l'Assomption, y seront admis, on le sait, à des conditions très faciles. Puisse nous voir bientôt aussi l'enseignement agricole élémentaire et les "Lectures Publiques" organisés dans toute la Province de Québec. En disant aujourd'hui que j'approuve ce que les membres du Conseil d'Agriculture ont fait, qu'il me soit permis d'ajouter que je souhaite beaucoup que ce qui, dans leur rapport, n'est encore qu'à l'état de projet, soit au plus tôt mis à exécution; et il serait à désirer surtout que l'on s'occupât d'une manière spéciale de l'organisation des "Lectures Publiques," car c'est ce genre d'enseignement qui devra, je crois, donner les résultats les plus immédiats. Tout le monde reconnaît avec le Révd. M. Tassé que la plupart des cultivateurs peu instruits, lisent peu, n'aiment pas la lecture; mais ils sont avides d'entendre parler. L'enseignement oral a beaucoup plus d'attrait, plus de vie que l'enseignement écrit. Qu'un orateur célèbre, un prédicateur distingué publient dans les journaux leurs magnifiques discours, un bien petit nombre de personnes, parmi la classe peu instruite, prendront la peine de les lire. Mais que cet orateur et ce prédicateur paraissent dans la tribune ou dans la chaire, l'enceinte ne pourra pas contenir la foule qui se pressera pour les entendre.

Au temps des élections, ne voit-on pas la masse des électeurs d'un Comté faire plusieurs lieues pour entendre parler un candidat qu'ils n'auraient pas lu s'il se fut adressé à eux par la voix des journaux?

La preuve que les cultivateurs n'aiment pas à lire, c'est que la circulation des journaux d'agriculture est très restreinte. Elle ne s'étendrait, comme vous le disiez, vous-même, Mr. le Rédacteur, il y a peu de jours, qu'à six mille copies. Et ces six mille copies nous donnent-elles le nombre des lecteurs assidus? Je me rappelle que le Secrétaire d'une société d'Agriculture me disait, il y a quelques années: "tous les mois je reçois plusieurs numéros de la *Revue Agricole*, et, bien que tous les membres de notre Société puissent réclamer un numéro, j'en distribue deux ou trois copies: les autres demeurent à mon Bureau. C'est

un malheur, on le comprend aisément. Il faudrait y remédier. Suivant moi on y parviendra au moyen des "Lectures Publiques."

Quand je dis "Lectures publiques" personne ne comprend, je suppose, qu'un Lecteur prendra un livre ou son manuscrit, et ira faire une lecture publique à son auditoire, récitant mot à mot ce qu'il a sous les yeux. Ce serait certainement le moyen de chasser du premier coup ses auditeurs. Je comprends par "lectures publiques" un discours écrit en entier, ou noté avec soin, et débité ensuite à des auditeurs qui l'écouteront d'autant plus attentivement que le Lecteur paraîtra mieux posséder la matière qu'il traite.

Je donnerai à ces Lectures le nom de Conférences, parceque dans cet enseignement l'orateur aura souvent à répondre à des questions qui lui seront faites, et à expliquer certaines difficultés que lui soumettront tous les membres de son auditoire. C'est le nom que l'on a donné à ce genre d'enseignement dans les pays qui l'ont adopté.

Je puis assurer que là où de semblables conférences ont été établies, elles ont produit d'heureux effets. Je mentionnerai surtout la Belgique où, par une loi de l'Etat, des conférences gratuites sur l'Agriculture, l'Arboriculture, etc., ont été organisées dans presque toutes les parties du Royaume. En 1866 on a donné dans 92 localités, 704 conférences, et 1049 auditeurs les ont suivies régulièrement.

Les Rapports Officiels de la Belgique sur l'Agriculture parlent avec éloge de l'enseignement agricole donné au moyen des conférences. On peut croire que ces Rapports sont fidèles surtout quand on les entend approuver par des hommes qui sont le plus en état de juger du bien qu'elles produisent.

La Belgique est le jardin de l'Europe, disent tous les voyageurs qui l'ont visitée, et j'oserai ajouter, d'après les informations que j'ai reçues, qu'elles doit une grande partie de sa prospérité en Agriculture au système d'enseignement dont il est ici question.

Je suis donc porté à croire que si quelques personnes bien qualifiées étaient chargées de donner aux cultivateurs des différents comtés, arrondissements agricoles, ou paroisses de la Province de Québec des conférences gratuites, sur les parties les plus pratiques de l'agriculture, elles trouveraient un grand nombre d'auditeurs avides de les entendre. Leurs leçons seraient certainement mises en pratique, et l'on en verrait bientôt des fruits abondants.

J'insisterai sur ce point, qu'il est important de choisir des personnes bien qualifiées pour ce genre d'enseignement, qui sachent parler de la question de l'agriculture de manière

à plaire, à intéresser et surtout à instruire leurs auditeurs; autrement les conférences n'atteindront pas le but que l'on doit se proposer en les organisant. Et un conférencier qui ne posséderait pas suffisamment la science et la pratique de l'agriculture serait, après quelques leçons, obligé de parler dans le désert.

Les journaux d'Agriculture n'ont pas à craindre, sans doute, que les conférences agricoles leur enlèvent des souscripteurs, elles devront, au contraire, leur en procurer un plus grand nombre. Quels sont les souscripteurs à ces feuilles? Ce sont, je crois, ceux qui possèdent déjà le plus de connaissances dans leur art. Plus ces connaissances se répandront, plus on aura le désir d'en acquérir de nouvelles, et on ira les chercher d'abord dans les journaux d'Agriculture.

Les Ecoles d'Agriculture devront bénéficier aussi de cet enseignement; car la science donne le goût de la science. Il en est peu qui fréquentent les Ecoles d'Agriculture, parce que peu sont convaincus de l'importance de la science agricole pour bien cultiver.

Avant de terminer cette correspondance, peut-être déjà trop longue, qu'il me soit permis de répéter ce qui m'a été dit plusieurs fois: qu'il faut instruire les agriculteurs presque malgré eux par tous les moyens, par l'exemple, en leur mettant sous les yeux des Fermes-Modèles, et par la parole, en leur enseignant l'Agriculture dans leurs écoles et presque dans leurs maisons.

C. X.

Sur les engrais.

Mr. le Rédacteur,

Il a été souvent répété que la négligence de nos cultivateurs à préserver les fumiers des funestes effets de l'air et des saisons, est la première et principale cause de détérioration de leurs terres, et en preuve, on pourrait faire un calcul et des réflexions qui prouveraient la chose jusqu'à l'évidence.

Une once de carbonate d'ammoniaque compose le plus vivifiant des fumiers d'étables, ne coûte, chez le droguiste, que quelques centins; et si on le place dans une assiette, devant le feu, il s'évaporerait en 10 ou 15 minutes, s'il est pur. Ceci peut nous donner une idée des richesses qui se perdent, heure par heure, dans les étables et sur les tas de fumiers, négligés comme ils le sont généralement; et cela non-seulement, pendant les journées chaudes du printemps et de l'automne, mais en hiver même, la perte est considérable.

Une expérience, faite dans le but spécial de montrer la différence de profits que peuvent rapporter deux

champs, dont l'un avait été engraisé avec du fumier mis à l'abri, et l'autre avec du fumier exposé à l'air, a donné les résultats suivants, en deux années consécutives, les deux champs jouissant des mêmes avantages, sous tous les autres rapports:

1er. Année. 1er. champ. Avec fumier couvert. Récolte 11 $\frac{1}{2}$ tonneaux de patates.

Do 2e. champ. Avec fumier non abrité. Récolte 7 $\frac{1}{2}$ tonneaux.

2ème Année. 1er. champ. Récolte 54 minots de blé.

Do 2ème. champ. Récolte 42 minots.

Et ce n'est point seulement la qualité des fumiers qui se trouve détériorée par la négligence à les mettre à l'abri, mais même la quantité en est diminuée, au-delà de ce que l'on pourrait croire. Une série d'expériences, faite aussi dans ce but, le prouve clairement.

Cent voyages de fumiers ont été réduits:

En 81 jours à 73 voyages. Perte 27 vgs

En 254 do à 64 do Perte 36 do

En 384 do à 62 do Perte 38 do

En 493 do à 47 do Perte 53 do

Si l'on ajoute à cette perte, celle du temps employé au maniement, au transport, etc., de ces fumiers, perte qui peut s'estimer, du premier coup, à 25 par cent. Si l'on considère que la négligence à abriter les fumiers placés à l'extérieur des étables; a une influence très-pernicieuse sur la santé de ceux qui habitent auprès; et que ceux qui se détériorent également, à l'intérieur de ces étables, ne le font qu'au grand préjudice de la santé des animaux qui s'étiolent au milieu de cet atmosphère viciée; si l'on calcule toutes ces causes de pertes et de dépenses, on aura une idée des richesses, perdues chaque année, par la plupart de nos cultivateurs, et l'on s'expliquera facilement leur ruine, occasionnée par leur propre négligence.

On ne peut donc faire autrement que de déplorer une négligence aussi opiniâtre et aussi générale, surtout si l'on considère le peu d'efforts qu'il faudrait faire, pour prévenir de semblables pertes, et le peu de prévoyance et de dépenses que cela nécessiterait pour les empêcher.

Les moyens à prendre, et les dépenses à faire pour se conserver une aussi immense source de richesses, sont à la portée de tout le monde. En voici quelques uns:

1o. Les fumiers solides devraient être abrités par un toit suffisant pour les protéger contre la pluie et la neige. L'humidité seul de ces fumiers devant suffire pour y exciter, pendant l'hiver, une lente et bienfaisante fermentation.

2o Le terrain sur lequel les fumiers sont déposés devrait être creusé et rendu imperméable au moyen de

planches ou de terre glaise battue, et enduité, au commencement de l'automne, d'une épaisse couche de terre de marais, pour absorber, pendant l'hiver, les eaux qui s'écoulent de ces fumiers.

3o Quand ces fumiers sont transportés sur les champs, ils devraient être couverts aussitôt que possible, ou bien par le sol même qu'ils sont destinés à engraisser, ou bien au moyen d'une épaisse couverture de tourbe ou de terre grasse. Dans ce but, on devrait faire, en automne, des amas de tourbe ou de terre grasse.

4o Ce qu'on appelle le *plâtre de Paris* est le meilleur préservatif des qualités vivifiantes des fumiers. Son action, sur ces engrais, est de convertir les vapeurs ammoniacales, en un composé qu'on appelle *sulphate d'ammoniac*. Ce composé, n'étant point volatil à la température commune, ne se perd point en vapeurs, comme le ferait l'ammoniac, s'il n'était point ainsi préservé. De ce procédé, il résulte, à la fois, trois avantages : 1o On prévient, par là, l'odeur désagréable et pernicieuse de l'ammoniac. 2o Les gaz qui s'échappent des fumiers, ainsi préservés, perdent leurs funestes effets sur la santé des hommes et des animaux. 3o Surtout on se fait ainsi la plus riche provision d'engrais, puisqu'on conserve aux fumiers, par là, leur principe le plus vivace et le plus effectif.

5o. On doit ne point perdre de vue, que les engrais les plus riches, sont ceux qui se détériorent le plus aisément. Par exemple, plusieurs cultivateurs font peu de cas du fumier de cheval, comme engrais ; la raison en est qu'il perd ses ingrédients les plus efficaces par l'exposition à l'air, étant alors soumis à une prompte et violente fermentation. Ces fumiers, pour conserver leur supériorité bien connue, exigent plus de soin que les autres, pour prévenir l'évaporation et les changements chimiques si préjudiciables à leurs qualités.

6o. Les engrais liquides devraient être conservés soit avec les solides, soit dans un réservoir particulier, et ce dernier mode serait le meilleur ; dans ce dernier cas, le réservoir spécial, devra être imperméable, au moyen de planches, ou de glaise battue et couverte d'une épaisse couche de tourbe ou de terre de marais. On pourrait aussi faire de ce réservoir, le receptacle de tous les détritiques autour des étables, saletés de cuisine, etc. On pourrait aussi y ajouter de la chaux. (1)

(1) Notre savant correspondant nous fait observer dans la lettre qui accompagne son travail, qu'il ne veut pas prendre la responsabilité de tous les avancés très justes d'ailleurs et qui sont pour la plupart extraits du *Canada Farmer*. Il nous permettra donc sans aucun

Aucun engrais naturel ou artificiel n'est aussi riche que le fumier des étables, et cette supériorité, il la doit à sa capacité de contenir tous les éléments nécessaires à la production des plantes, tandis que les autres engrais, tels que le guano, le superphosphate de chaux, etc., n'en contiennent que certaines portions. Et tandis que ces derniers ne pourraient être de quelque utilité qu'aux sols qui manquent de quelques uns de ces éléments, en les suppléant, les premiers rencontrent tous les besoins du sol. Maintenant, chaque champ cultivé possède un maximum et un minimum d'une ou de plusieurs substances nutritives, et la récolte est toujours en raison du minimum. Si, par conséquent, il était toujours possible de connaître ce minimum, on pourrait y suppléer seulement, par des engrais artificiels, possédant les éléments nutritifs nécessaires pour cela, et il ne serait pas nécessaire d'aller au-delà, ce qui diminuerait beaucoup les dépenses et les travaux ; mais c'est cette connaissance, souvent impossible à acquérir, qui fait la difficulté.

En appliquant donc à toute espèce de sol le fumier des étables, tous les éléments y entrent, dans la proportion la plus juste possible, ceux qui sont nécessaires, comme supplément de même que ceux qui sont superflus ou additionnels ; et c'est la portion d'éléments nutritifs dont le sol manque qui contribue à sa fertilité et aux grands rendements. Appliquer au sol et y déposer sous forme d'engrais, des aliments qui y existent déjà à l'état d'excès ne peut être d'aucune utilité pour la terre, et de là difficulté de se servir économiquement en même temps qu'efficacement des engrais artificiels.

Il existe une si grande variété dans les sols, même d'une seule localité, que la plus judicieuse application d'engrais pour un sol, qui en bénéficierait largement, pourrait être très-peu sage pour un autre sol, même voisin.

Il est évident que si le sol perd, d'une manière constante, certains éléments ou certaines parties de ces éléments qui lui sont nécessaires, sans qu'il y soit suppléé d'une manière équivalente, ces éléments ainsi per-

doute la remarque suivante au sujet de l'usage de la chaux.

Nous sommes d'avis qu'il faut éviter soigneusement de mélanger la chaux aux déjections animales, tant solides que liquides. Il en résulte toujours une décomposition trop violente qui cause une perte aussi certaine que vient de signaler notre correspondant au sujet de l'ammoniac qui se perd dans les étables ; mais on mélangera la chaux avec avantage aux matières végétales dont on veut hâter la décomposition, comme aux tas de chiendent, de tiges de patates, etc., etc.

ous ou diminués, constitueraient la partie *minimum* des substances nutritives, et rendront raison de la qualité ou de la quantité de la récolte, comme il a été dit plus haut. Tel peut-être le résultat de la culture constante des céréales. Comme on ne cultive les céréales que pour vendre le grain produit, on ne conserve que la paille pour l'usage de la ferme ; cette paille est convertie en fumier, et appliquée, sous cette forme, annuellement au sol, et par cette application, les éléments nutritifs que le sol trouve dans ce fumier, forment le *maximum*, tandis que les mêmes éléments que devraient lui fournir le grain, en proportion de ce qu'il lui a été enlevée, ne lui sont point substitués et forment un *minimum* qui ne peut aller qu'en diminuant tous les ans. De là, l'appauvrissement étonnant du sol, de là, la grande diminution sur le rendement, sans que l'on puisse généralement se rendre compte de la vraie cause de cet appauvrissement et de cette diminution. La plupart de nos cultivateurs la cherchent partout ailleurs, et ne songent jamais à la mettre sur le compte de leur négligence et de leur ignorance obstinée.

A continuer.

AGRICOLA.

(Pour la Semaine Agricole.)

Le catéchisme agricole.

M. le Rédacteur.

En 1859, je composai et publiai un ouvrage qui a pour titre. "Le catéchisme agricole ou Questions générales sur l'Agriculture à l'usage des écoles."

Depuis longtemps, j'avais pensé que si dans toutes les écoles communes de la campagne, on obligeait les élèves à lire ou à apprendre par cœur un ouvrage sur le plan de celui-ci, on rendrait peut-être plus de services à la cause de l'agriculture que par tout autre moyen. Avec plusieurs autres, j'étais, en effet, persuadé que l'étude des premiers éléments de ce premier des arts devait terminer le cours que font les enfants à l'école. C'était aussi ma conviction que le mérite de ces sortes d'ouvrages consiste surtout dans leur précision, leur clarté, leur simplicité, dans leur absence de mots techniques, si l'on veut qu'ils soient acceptables comme livres à apprendre par cœur aux maîtres et aux élèves des écoles communes, pour qui on les destine. C'est en effet l'opinion commune que des livres volumineux et remplis de termes techniques ne seront pas du goût ni des instituteurs et des élèves, ni des commissaires d'écoles et d'un grand nombre d'autres personnes. Résidant à la campagne depuis un grand nombre d'années, et

ayant fait une étude spéciale théorique et pratique d'Agriculture, (dans laquelle pour mon propre compte j'ai réussi,) et ayant eu aussi plusieurs fois occasion de juger de ce qui pouvait le mieux convenir aux enfants des cultivateurs, par les divers emplois que j'ai occupés, j'ai cru que j'étais peut-être apte autant qu'aucun autre à rédiger un semblable traité. C'est alors que j'ai composé et publié mon catéchisme. Mais c'était au public à juger de son mérite.

Selon la coutume, j'envoyai des exemplaires aux rédacteurs des journaux français de ce pays, aux directeurs des principales maisons d'éducation, ainsi qu'à plusieurs autres personnes. En général, il est rare qu'un auteur trouve exagérées les louanges que les autres adressent à son propre ouvrage. Quant à moi, je fus réellement surpris de l'approbation unanime que l'on fit de mon œuvre, et si j'eusse connu personnellement MM. les Rédacteurs, et autres, j'aurais pu penser qu'ils eussent voulu me flatter et faire, au nom de l'amitié, une réclame que je n'avais pas néanmoins sollicitée; mais ne les connaissant aucunement, j'ai dû reconnaître que leur approbation spontanée n'était faite qu'en vue de l'intérêt public.

J'ai conservé quelques uns des journaux du temps qui ont fait mention de mon catéchisme. Comme la question intéressé le public, surtout dans le moment actuel, en ce sens qu'il aime à connaître l'opinion commune, en fait d'enseignement agricole, j'ai cru devoir en citer quelques fragments, en mettant le nom du journal à la fin de chaque alinéa.

«La Bibliographie agricole du pays vient de s'enrichir d'un nouvel opuscule, qui est un catéchisme agricole à vendre chez tous les libraires du Canada, et qui est l'œuvre d'un médecin tout à fait patriotique, M. le Dr. Paquin, qui la destine à nos écoles, et la dédie à la classe si honorable de nos agriculteurs, dont il se fait honneur d'être issu.

«Il traite des engrais, de l'assolement, du drainage, de l'égouttement, des semences, des instruments d'agriculture et ustensiles aratoires, etc. On ne pouvait, dans un plus petit cadre, enfermer plus de choses utiles. L'ordre et la clarté président à la distribution des matières, et cette petite brochure donne véritablement la clef de toutes les connaissances usuelles dans l'art si précieux qu'on a appelé avec tant de bonheur le père nourricier de l'Etat. Merci à M. Paquin de s'occuper du sort de nos classes rurales si intéressantes. Nous espérons que nos cultivateurs s'empresseront de se procurer son ouvrage. Il faudrait que chaque maison de campagne eut ce petit catéchisme à côté de l'autre. Si nos braves habitants de la campa-

gne allaient se montrer indifférents pour ceux qui travaillent pour eux, oh ! alors, il faudrait désespérer du pays; car il a été écrit : *que c'est le peuple de la campagne qui fait le pays.* » *Le Canadien*, 2 Septembre 1859.

«.....M. Paquin ne pouvait rendre un plus grand service à des compatriotes qu'en mettant ainsi à la portée du simple cultivateur les premiers principes d'un art qui est le fondement de tous les autres.

«La forme de son ouvrage est la plus propre pour graver dans l'esprit des élèves les matières qu'on leur enseigne.

«Il nous semble que l'étude des premiers éléments de l'Agriculture devrait terminer le cours que font les enfants dans les écoles de campagne. Bientôt, les cultivateurs, imbus des mêmes principes et introduits dans la meilleure voie, s'éclaireraient les uns les autres par leurs expériences, et verraient doubler leurs profits à l'aide d'un art qui aurait l'attrait d'une science.

«Le public doit remercier M. Paquin pour le service qu'il vient de lui rendre, et les cultivateurs doivent s'empresser d'acheter son livre pour profiter de ses excellentes leçons qu'il renferme.»—(*Le Journal de Québec*, 4 Octobre 1860.)

.....«M. Paquin a voulu donner suite à l'idée si souvent exprimée, d'introduire dans les écoles de petits traités élémentaires propres à répandre les notions premières d'une bonne méthode agricole.»—*Courrier du Canada*.

«Nous avons reçu de M. J. M. Paquin, M. D., un petit volume intitulé *Questions générales sur l'agriculture* dont l'utilité nous semble incontestable; c'est, sous forme de questionnaire, un résumé rapide des principes élémentaires de l'Agriculture.»—*Minnerve*, 10 Septembre, 1859.

«M. J. M. Paquin, médecin, et Mtre. de Poste de Ste. Geneviève, vient de publier une excellente petite brochure de 22 pages, ayant pour titre : *Questions générales sur l'agriculture à l'usage des écoles*. C'est un traité court, mais complet et donné de la manière la plus élémentaire possible; il ne peut manquer d'être d'une grande utilité à ceux qui veulent avoir une connaissance abrégée de l'Agriculture.»—*L'Ordre*.

.....«Nous recommandons avec plaisir aux corporations d'écoles les *Questions générales sur l'agriculture à l'usage des Ecoles* par J. M. Paquin, M. D.»—*L'Ere Nouvelle*.

Je pourrais citer plusieurs lettres de diverses personnes, qui, après avoir reçu mon traité, l'ont fortement

approuvé comme livre très propre à être employé dans les écoles communes. Mais je crois devoir mentionner surtout quelques lignes de celles de M. Hutton, ancien secrétaire du bureau d'Agriculture et des Statistiques, vu que ce Monsieur a eu la bonté d'écrire à mon égard au Surintendant de l'Education, et que cette partie de sa correspondance est d'une nature publique. J'ai conservé le texte anglais, sachant que la plupart des lecteurs entendent cette langue.

«After reading your excellent little pamphlet and admiring its simplicity and truthfulness, I sent it to Hon. P. J. O. Chauveau, recommending it as a valuable school book for L. C., and asking him if he could meet your views. Mr. C's. reply was that he had no funds at his disposal for buying school books, and that his department had not the privilege of buying books of that description.»

Je crois maintenant devoir observer que mon catéchisme, tel qu'il est, a fait école, en ce sens qu'il a eu plusieurs imitations. En effet, il a déjà de nombreux enfants; mais un bon père ne doit jamais renier sa postérité légitime, mais avoir pour tous ses descendants une égale et sincère amitié. Cependant, on ne s'est pas contenté seulement d'imiter, on a fait plus, comme je vais le faire voir plus bas.

J'ai dit que l'approbation de mon catéchisme avait été unanime. Je dois néanmoins faire ici une exception, au moins dans un sens et pour un temps. Je regrette de dire qu'un seul journal celui de l'*Instruction Publique*, accusa réception de mon ouvrage, sans faire aucune remarque. Cela me surprit d'autant plus que mon traité était destiné à l'usage des écoles et que dans sa revue bibliographique Mr. le Rédacteur faisait une longue citation d'ouvrages étrangers, qui suivant moi, étaient d'une bien mince importance, au moins pour ce pays. Je pensai que Mr. le Surintendant ou son autre Rédacteur étaient peut-être alors trop occupés pour prendre mon catéchisme en considération, ou qu'ils prenaient peu d'intérêt à la cause agricole, qui n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui. Plusieurs personnes, entr'autres un inspecteur d'école, qui désiraient l'introduction de mon ouvrage dans les écoles communes, me prièrent, plus tard, d'insister directement auprès du bureau de l'Education. Croyant Mr. le Surintendant indifférent ou mal disposé pour des raisons que j'ignorais, j'avoue que j'éprouvai de la répugnance à le faire.

Les occupations d'une profession qui absorbe presque tout mon temps m'avaient presque entièrement fait oublier mon catéchisme, lorsqu'en 1862, un instituteur auquel j'avais

passé un exemplaire, m'apprit que mes "Questions" étaient entrées dans la livraison de Mars du journal de l'Instruction Publique. En effet, à mon grand étonnement, je vis que les "Questions", seules, sans les réponses, étaient imprimées, avec quelques légers changements, dans la livraison de Mars 1862 du dit journal, à la page 68, No. 13, art. *Agriculture*.

Je fus sur le point de protester alors ; car personne n'aime à être dépourvu de son vivant ; mais je préférerai attendre et voir quelle serait la fin de cette curieuse affaire ; ce que j'avais prévu, arriva.

A ces "Questions," a répondu Messire Langevin, et plus tard, "Questions" et Réponses furent entrées dans les "Programmes de Pédagogie et d'Agriculture" imprimés à Québec en 1862, avec l'approbation du Conseil de l'Instruction publique, de sorte que mon ouvrage, au sujet duquel on n'avait fait d'abord aucune remarque, s'est trouvé indirectement approuvé, au moins quant aux "Questions."

Je ne prétends pas que Messire Langevin se soit servi de mon ouvrage pour répondre à mes propres "Questions," ou que M. le Surintendant ait eu connivence dans cette affaire, car on m'a assuré qu'un certain inspecteur d'école avait copié mes "Questions" et les avaient transmises au bureau du *Journal de l'Instruction publique*. J'avais oublié de faire enregistrer mon Catéchisme agricole, voilà pourquoi on s'est si peu gêné.

Maintenant, n'ai-je pas le droit de dire qu'il y a dans ce bas monde des hommes heureux qui profitent sans peine du travail des autres. On prétend que les inventeurs de plusieurs choses n'ont pas joui du bénéfice de leur invention, mais que d'autres en ont profité plus tard à leur place ; c'est ainsi que les colons qui défrichent les premières terres ne sont pas toujours ceux qui y demeurent. Ceci me fait souvenir de quelques vers de Virgile, le célèbre poète Romain, qui semble les avoir composés pour les temps passés et futurs. Comme cet auteur a traité d'Agriculture en poésie, ces quelques vers de sa part ne seront pas trouvés déplacés

Hos ego versiculos feces, tulit alter honores.
Sic vos non vobis nudificatis aves.

Sic vos non vobis vellera fertis oves,

Sic vos non vobis mellificatis apes.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Sur la recommandation d'un inspecteur d'école, mon catéchisme a été introduit dans quelques écoles à la satisfaction des parents, des maîtres et des élèves.

Depuis longtemps, je me serais fait un plaisir, m'a souvent répété ce Monsieur, de recommander votre ouvrage dans tout mon comté, si j'eusse été le premier maître ; car je crois

devoir vous avouer que je le crois encore préférable à tout autre publié depuis, au moins en ce qui convient le mieux à nos écoles communes, et je suis vraiment surpris qu'un ouvrage recommandé par tant de personnes n'ait pas rencontré les vus du Surintendant, à qui il aurait suffi d'une seule parole pour le faire répandre dans tout le pays ; car c'est lui qui tient vraiment la clef sur cette question."

Maintenant, que le public sache que la nécessité m'a forcé de rédiger la présente correspondance ; car si je ne l'eusse pas fait, et sans la date antérieure de l'impression de mon ouvrage, je pourrais passer pour plagiaire ; or charité bien ordonnée doit commencer par soi-même, et d'ailleurs "à tout Seigneur, tout honneur."

J. M. PAQUIN,

Docteur en Médecine.

St^e. Geneviève de Montréal, ce
21 Mars 1870.

Sucre d'érable.

Monsieur le Rédacteur,

On a dit beaucoup de bonnes choses sur la manière de faire le sucre d'érables : ainsi, plusieurs manières sont employées à cette effet et elles sont toutes plus ou moins avantageuses. Profusion de moyens ne nuit point, tel mode peut être employé et non tel autre. Confiant donc que mes observations sur la confection du sucre seront de quelque utilité quoique la saison soit déjà très avancée, j'ose les soumettre à votre bienveillante attention. D'abord, je corrobore tout ce qui a déjà été dit sur ce sujet et j'ajoute d'autres moyens faciles, employés par un bon nombre de nos sucriers et dont les résultats sont des plus satisfaisants et font l'admiration de plus d'un connaisseur.

CONSERVER L'EAU PURE.—CHAUDRONS.

Le premier soin à prendre comme la première préparation à la confection du beau sucre, c'est de recueillir l'eau bien pure et même de la couler avant de la transvider dans les chaudrons ou chaudières qui doivent être au nombre de deux, trois ou quatre, selon la quantité d'eau à réduire. Je suppose une sucrerie qui demande quatre de ces vaisseaux, (si toutefois on ne fait pas encore usage des bacs à sucre, ce qui serait bien préférable. Ça viendra plus tard il faut l'espérer.) On suspend ces chaudrons ou chaudières au-dessus d'un bon fourneau maçonné ou autrement, mais disposé de manière à pouvoir facilement circuler autour et à y entretenir un bon feu. Deux de ces chaudrons placés au milieu, doivent toujours être en ébullition ; les deux autres chaud-

res, placées aux extrémités, servent à réchauffer l'eau. On remplit les deux bouilloires à mesure que l'évaporation s'opère, ayant soin de les entretenir à sept ou huit pouces du bord, de crainte qu'en baissant trop quelques gouttes ne brûlent sur les parois et ne ternissent le sucre. Car il ne faut pas se le dissimuler,

LA MANIÈRE DE FAIRE RÉDUIRE L'EAU CONTRIBUE POUR BEAUCOUP A LA CON- FECTION DU SUCRE

qui sera d'autant plus beau qu'on apportera plus de soin à cette opération. Sur la fin de la réduction on ôte une chaudière, puis deux et enfin la troisième ; on fait diminuer la dernière avec modération, veillant avec soin à empêcher le gonflement. Pour prévenir cet inconvénient quelques uns jettent un petit morceau de lard, d'autres, du beurre.

COULER LE SIROP—LE CLARIFIER.

Quelques minutes avant de couler le sirop, c'est-à-dire quand il est encore mince, on y verse environ une pinte de lait pour chaque gallon de sirop. (1) Le lait se mêle d'abord au sirop. Il faut ici ôter un peu de feu, parceque, dès que l'ébullition reprend, il se produit un gonflement rapide ; ne vous effrayez pas, ayez soin seulement de l'empêcher de renverser ; ça ne dure pas longtemps, car à peine l'ébullition est elle reprise que le lait se sépare du sirop qui retombe. Laissez bouillir le tout pendant quelques minutes. Le lait se forme en grumeaux, auxquels s'attachent toutes les saletés qui se trouve dans le sirop et laisse celui-ci très-clair. On peut enlever ces grumeaux au moyen d'une écumoire, si on le veut, et puis on coule le sirop dans des flanelles assez fortes.

Le chaudron dans lequel doit se faire le sucre doit être bien lavé, et mieux, gratté avec un morceau de fer ou tout simplement avec une pierre pour enlever le charbon du sucre s'il y en avait, ce qui arrive quelquefois. On termine le sucre à petit feu. Un feu trop ardent, surtout à la fin de la cuisson peut le faire rougir. Le temps de le retirer peut se faire connaître de diverses manières. On l'étend en petites couches minces sur la neige jusqu'à ce qu'il casse en le frappant ; ou bien, quand il formé des bulles qu'on obtient en soufflant par un petit trou pratiqué à cet effet au bout de la mouvette ; d'autres plus habitués connaissent qu'il est cuit rien qu'à la manière dont il bout ou à l'odeur qu'il produit. Enfin, on le retire du feu et on le laisse refroidir plus ou moins lentement selon qu'il est plus ou moins avancé. C'est ici surtout que le fabriquant de sucre

(1) Une chopine de lait est suffisante pour dix gallons de sirop.

doit prêter toute son attention et déployer toute son habileté pour obtenir un beau sucre. Il ne faut pas trop fagiter; l'empêcher seulement de prendre au fond du chaudron et mêler doucement au sirop le grain qui commence à se former. Quand il commence à devenir un peu épais, on le soulève avec des palettes en forme de battoirs amincis du bout et que l'on frotte les unes contre les autres. Cette opération doit se faire avec précipitation jusqu'à ce qu'enfin on juge le sucre suffisamment préparé pour être mis en pains.

CASSONNADE.

Pour réduire le sucre en cassonade il faut continuer l'opération des palettes jusqu'à ce qu'il retombe en neige et ne l'abandonner que lorsqu'il sera complètement réduit en poudre. On obtient, par ce procédé, une cassonade qui l'emporte de beaucoup sur celle obtenue de la canne à sucre, tant à cause de son grain très clair et de sa blancheur, que de son goût qui est exquis. Mais il faut de l'activité de la patience et de la persévérance. Rien ne coûte quand on est sûr d'obtenir un si beau résultat. Cette cassonade peut être employée avantageusement dans la confection de certains mets qui exigent du sucre blanc.

Ces diverses manières de faire le sucre sont celles que j'emploie moi-même, et les résultats que j'en ai obtenus m'ont toujours donné beaucoup de satisfaction. Qu'on en fasse l'essai et on sera forcé de dire comme

RAPHAEL.

Co. V. Mars 1870.

P. S.—Mon voisin possède une grande sucrerie dans laquelle il a fait du beau sucre pendant plusieurs années, mais depuis environ sept ou huit ans, avec les mêmes moyens et par les mêmes procédés, il ne fait rien de bon. Le sucre reste brun, presque sans grains, mou, à peu près comme du savon. Ne pourriez-vous pas nous dire de quoi ce mauvais résultat peut dépendre (2)?

(2) Veuillez dire s'il se sert de chaudières, de seaux ou d'auges. Si ses vaisseaux en bois ne sentent pas le sûr. S'il se sert de chaudrons ou de bacs. S'il fait son sucre lui-même et avec précaution ou s'il emploie des hommes engagés pour le faire?

Selon le vent la voile.

Le vent de prospérité

Change bien souvent de côté.

Terre bien cultivée moisson espérée.

Qui a terre ne vit sans guerre.

Tant vaut l'homme tant vaut sa terre

Le soleil quitte la terre pendant les grandes chaleurs.

De bonne terre bon pépin :

De bonne vie bonne fin.

Belle vigne sans raisins ne vaut rien.

On nous passe l'excellente correspondance suivante, qui n'intéresse pas seulement les membres de la société de Chambly, mais bien tous les agronomes du pays.

La visite à la Chambre des Modèles, Ottawa.

ALFRED WILLIAMS, ECR.,

Prés. S. A. C. C.

Mon cher Président,

Conformément à vos désirs, je me suis rendu à la Chambre des Modèles pour voir cette machine que l'on disait devoir botteler le foin. Je regrette de vous dire que cette machine ne répond nullement à l'idée que nous nous en étions formée. Le titre nous a trompés. Ce n'est qu'une fourche double, bien compliquée, pour décharger les charges de fourrage, à la poulie. Ce sont comme deux brocs (fourche à fumier) se faisant face, retenues ensemble par une charnière. Vous enfoncez celui de dessous dans le voyage, préalablement chargé à la fourche et non roulé, puis dès que la fourchette s'élève par la traction de la poulie, le broc supérieur retombe comme une main sur la fourchette, la saisit, la presse et ne la lâche qu'à la volonté du tasseur, qui au moyen d'une petite corde, fait échapper la fourchette quand elle est rendue là où il doit la mettre.

Vous voyez l'avantage qu'a cette fourche sur les autres. En saisissant le fourrage, elle évite qu'il n'en tombe de côté et d'autre durant l'ascension. Je ne sais si l'avantage que présente cet outil, n'est pas amplement compensé par la difficulté de s'en servir.

La machine à botteler le fourrage, n'est donc pas encore trouvée. La chose est-elle possible? Est-il possible d'inventer une machine qui lie le foin, soit qu'elle attache la botte avec un lien ou qu'elle tortille la botte elle-même, assez pour qu'elle puisse supporter le transport sans se défaire? L'avenir, j'espère, le dira bientôt.

Une machine à botteler le foin, serait utile aux feniculteurs du Comté de Chambly. La main d'œuvre est rare et les jeunes gens se font malheureusement de moins en moins à l'ouvrage. Cette machine, mue par un manège, rendrait le travail attrayant et expéditif. Je suppose qu'elle dût lier au moins un millier de bottes de foin par jour, ce serait suffisant pour deux semaines de charroyage. Le foin lié, un enfant peut le mener à la ville. La grande difficulté, qui est de lier son voyage chaque matin, serait évitée.

Je sais que notre parent et ami Mr. Louis Brosseau, préfère que le foin ne soit pas lié du tout. Cependant, c'est bien difficile de détruire une

habitude qui est certainement très utile pour se rendre compte de la quantité de fourrage que l'on a. D'ailleurs nous ne sommes pas tous dans les conditions de Mr. Brosseau et les vôtres, tout le monde ne vend pas trente mille bottes de foin à la fois. Le cultivateur qui ne fait charroyer qu'une voiture, aime bien que le foin soit lié, surtout s'il est obligé de se servir, pour le vendre, d'un très jeune homme à qui il serait pénible de décharger un voyage de foin non bottelé.

Je ne puis terminer ma lettre, mon cher Président, sans vous dire la douloureuse impression que je ressens chaque fois que je visite le département des modèles. Les modèles, ces glorieuses productions de l'intelligence, ces œuvres qui portent le cachet du génie de l'homme, sont logés ici dans les mansardes de la bâtisse départementale-Ouest. Frappante image de l'Agriculture dans notre pays, reléguée sous les combles, par nos institutions et notre éducation rien moins qu'agricoles.

Jusqu'à cette année, les modèles étaient entassés pêle-mêle dans une salle trop petite. Leur disposition défiait le procès-verbal le moins prétentieux.

Cette année, on a doublé l'espace. Les modèles, déposés sur des tables tout ainsi, ont pu être classés, mais cette disposition ne permet guère de les soustraire aux mains des visiteurs, qui les déclassent et souviennent les brisent, au grand désespoir de leurs zélés gardiens. Ce n'est pas tout, malheureusement; le toit qui est vitré pour laisser pénétrer la lumière dans ces salles, est trop sensible aux faveurs du ciel, il dispense également la pluie et la lumière. S'il pleut souvent, l'humidité seule de la salle, outre la pluie qui tombe sur les modèles, est suffisante pour faire rouiller ou renfler les modèles délicats et les rendre inserviables.

Il est temps que le Gouvernement comprenne qu'il est nécessaire de remédier à ce triste état de choses. S'il ne peut donner, aujourd'hui, un local plus accessible au public, il doit prendre, au moins, des mesures pour mettre ces précieux modèles à l'abri de la pluie et des mains meurtrières. Ils ne seront en sûreté que lorsqu'ils seront renfermés dans des vitrines. Ne les exhibant que sur demande, les gardiens seraient bien plus sûrs de les conserver. Il serait bon que l'on prit aussi des mesures pour simplifier la recherche des modèles, en attachant à chaque objet, une pancarte sur laquelle seraient inscrits le numéro correspondant à celui de l'entrée dans les registres du Département, le nom de l'inventeur, l'année de la découverte et surtout un précis de la marche et du but de la machine. Aujourd'hui, si vous voulez connaître

un modèle, il vous faut recourir au livre des entrées. Tout l'ordre possible étant supposé, c'est toujours un embarras.

Vous vous rappelez, mon cher Président, que dans les conversations que nous avons sur les meilleurs moyens de promouvoir l'Agriculture, nous discutons la nécessité d'avoir, dans chaque ville de la Puissance, un musée agricole, qui contiendrait des échantillons des diverses plantes et une collection des instruments et outils se rattachant à la culture. C'est ici, au milieu de ces trésors, que l'on voit l'importance de ces musées. La vue des modèles fait naître des idées nouvelles, nous porte à adopter des instruments améliorés et de là naturellement, à améliorer notre culture.

Je vois ceux qui marchandent la vie à l'agriculture, se récrier sur les dépenses à encourir pour l'entretien de ces musées. O hommes publics, ce n'est pas l'argent que vous donnez à l'agriculture, qui fait crier le peuple ? Vous ne pouvez faire de meilleur placement pour la prospérité de votre pays, ni pour vous-même, si c'est l'égoïsme qui vous mène ?

Les Conseils ou Chambres d'Agriculture de chaque Province ne demanderaient pas mieux que de consacrer une salle de leurs bâtieses d'Exposition, pour y placer ces collections de plantes et d'instruments agricoles. Dans les petites villes, les instituts d'artisans ou autres s'en chargeraient avec empressement. Ce serait un moyen d'augmenter leur importance. Une petite bibliothèque, composée, non pas d'exécrables romans, mais de livres traitant d'agriculture, pourrait y être ajoutée pour l'usage des cultivateurs instruits du district qui, tout en venant voir des exemples, y puiseraient aussi des leçons, qu'ils répandraient ensuite dans leur localité.

Mais comment se procurer un aussi grand nombre de modèles ? Le moyen est bien simple, suivant moi. Que le Gouvernement oblige celui qui prend une patente pour des fins agricoles, de déposer autant de modèles, qu'il y a de villes dans la Puissance. L'inventeur sérieux, celui qui est convaincu de la bonté de son invention ne demandera pas mieux. Ce sera pour lui, le moyen le plus favorable, de populariser son invention dans toutes les parties du pays. Quant à celui qui ne voudra pas se soumettre à cette disposition, le pays n'y perdra rien, son invention n'en vaudra pas évidemment la peine. Rien n'empêche que le Gouvernement ne vienne en aide à l'inventeur, si le Ministre d'Agriculture juge que l'invention est bonne et s'il croit que la construction d'une trentaine de modèles, ne soit trop onéreuse à l'inventeur.

La création de musées agricoles, où seraient réunis les collections des plantes utiles au pays, les modèles des instruments aratoires, etc., et une petite bibliothèque agricole (je dis petite car peu nombreux sont les témoignages de la reconnaissance de l'homme envers la nourricière du monde,) voilà ce que nous nous permettons d'espérer pour l'avancement de l'agriculture.

Nos vœux sont ils prématurés ? L'agriculture obtiendra-t-elle bientôt dans notre pays ce qu'elle est en droit d'attendre ? Oui, le temps est arrivé où notre système d'éducation au lieu de sacrifier exclusivement nos enfants au Moloch des professions libérales, s'appliquera à en faire des cultivateurs éclairés ; le temps est arrivé où nos hommes publics commencent à se convaincre qu'il est plus beau de faire vivre un peuple que de le gouverner et qu'au lieu de se déchirer pour des théories dont l'expérience prouve souvent l'inanité, qu'il est plus beau de travailler par ses discours et ses exemples, à faire pousser deux épis là où il n'en poussait qu'un ; le temps est arrivé pour nous, cultivateurs, d'aimer notre état, de connaître nos héros, de vénérer les noms bénis des Parmentier, à qui des millions d'individus, doivent, après Dieu, la vie de chaque jour ; le temps est arrivé, nous l'espérons, où le dévouement et l'amour que tous les cultivateurs porteront à l'agriculture, la réhabilitera dans l'opinion publique et lui fera prendre alors le rang honorable qui lui appartient dans la Société.

J'ai l'honneur d'être,
Mon cher Président,
Votre dévoué serviteur et ami,
B. BENOIT.

Ottawa, 21 Mars 1870.

Sociétés d'Agriculture.—Plaintes et accusations graves.

Rivière du Loup, 29 Mars, 1870.

Mr. le Rédacteur,

Veillez me permettre de demander au comité de la Société d'Agriculture du comté de Maskinongé, s'il est pour tenir la promesse qu'il a faite aux souscripteurs, l'automne dernier, d'acheter des reproducteurs de race pour régénérer notre race bovine.

Je fais cette demande parce que voilà bientôt le temps arrivé de se pourvoir de ces animaux et je vois qu'on fait le mort comme de coutume et qu'on ne parle de rien.

Si nous avons la promesse de Mr. le président, si nous avons l'argent pour faire cette importation pourquoi ne s'adresse-t-on pas tout de suite à un de nos principaux éleveurs canadiens, afin que le comté puisse en profiter dès ce printemps ?

Il serait plus que temps de voir le comté de Maskinongé sortir de son *statu quo* et embrasser la voie du progrès que certains comtés, tel que celui de Beauharnais, nous ont si bien tracés. Le comité, en se rendant au désir de tous les cultivateurs éclairés, ne ferait, dans tous les cas, que se conformer aux sages instructions du Conseil Agricole et éviterait ainsi des soupçons que l'on est porté à croire assez fondés, qu'on se sert pour ses propres affaires des argents de la société d'agriculture. C'est ce qui expliquerait pourquoi une société d'agriculture de trois à quatre cents souscripteurs, avec une allocation du gouvernement de six à sept cents dollars est encore une des plus arriérées du pays.

Je crois donc avoir raison de me servir de la publicité de votre journal, si dévoué aux intérêts de l'agriculture, pour rappeler MM. les directeurs à leur devoir.

Nous laissons à nos correspondants de Maskinongé toute la responsabilité de l'accusation très grave portée contre la société d'agriculture de ce comté. Nous publions cette correspondance, pour laquelle nous avons des noms responsables, afin que justice soit faite à qui de droit.

Critique.

Sommaire :— Choix d'un modèle ;— confrontation de la *Semaine Agricole* avec ce modèle ;— critique de la forme sous le double point de vue de l'intégrité et de la beauté.

Monsieur le Rédacteur,

Savez-vous une chose ? J'ai un regret. Le connaissez-vous ? Je ne vous le cacherai point ; je vous avoue franchement que je trouve ma position difficile. Pour moi, le rôle de critique est critique. Mais pourquoi, alors, vous-êtes vous fait critique ? Dame, voilà la question directe. Me permettez-vous une réponse ? La voici :

Je lisais, il n'y a pas longtemps, ce passage de Montesquieu :

“ Comme il est très-difficile de faire un très bon ouvrage, et très-aisé de le critiquer, parce que l'auteur a eu tous les défilés à garder, et que le critique n'en a qu'un à forcer, il ne faut point que celui-ci ait tort.”

Bon, me suis-je dit, voilà mon affaire. Il est très-difficile de faire un bon ouvrage, il est très-aisé de le critiquer. Moi qui veux écrire, je laisse de côté le très-difficile et je prends le très-aisé. Donc je me fais critique.

Aujourd'hui mes yeux tombent sur cet autre passage du même auteur :

“ D'ailleurs, la critique pouvant être considérée comme une ostentation de sa supériorité sur les au-

“ tres, et son effet ordinaire étant de donner des moments délicieux pour l'orgueil humain, ceux qui s'y livrent méritent bien toujours de l'équité, mais rarement de l'indulgence.”

Voilà qui est plus sérieux. Et moi qui comptais sur l'indulgence et sur beaucoup d'indulgence, s'il vous plaît, me voilà dans une drôle de position ; je veux dire que la position n'est pas drôle du tout.

Tenez, j'ai grande envie de briser ma plume. A dire le vrai, je préfère adopter ce parti.....mais pas avant de de vous avoir servi quelques plats de ma façon. Point de réclamations ; je vous dirai nettement ce que je pense de vos écrits, il vous sera permis toutefois d'écrire davantage, à moi de critiquer de nouveau.

Vous savez tout, maintenant, Monsieur, je vous ai fait connaître mon regret. Vous n'en voulez pas ; eh ! bien, soit ; ne parlons plus de moi, parlons de votre *Semaine Agricole* que j'ai sous la main depuis huit jours et à laquelle je fais mille petites questions.

Procédons avec méthode ; faisons d'abord le

CHOIX D'UN MODÈLE

Je publiais, le 6 avril 1868 une causerie agricole dans l'*Événement*. Le sujet traité avait pour titre : *Nécessité de la science agricole.—Ses moyens de propagation : 1o. l'enseignement professionnel ; 2o. les journaux ; 3o. les livres.*

Voici ce que je disais du journalisme agricole :

“ Un second moyen de propager la science agricole se trouve dans la publication de journaux agricoles. Que nos cultivateurs reçoivent ces journaux, ils suivront les progrès de la science, s'initieront à ses mystères, se tiendront au courant de tous les moyens d'amélioration qui conviennent à nos terres épuisées, sous les conditions locales auxquelles on fait parfois si peu d'attention.”

“ Mais ici je ne puis m'empêcher de recommander à nos cultivateurs de faire un choix judicieux des journaux agricoles. Un bon journal doit être rédigé par des personnes compétentes. Il doit continuer les saines doctrines “en être même le gardien,” le défenseur *avoué* ; en un mot il doit promouvoir les intérêts de l'agriculture sans jamais être l'organe officieux d'une tribu.”

Telles étaient mes idées sur le journalisme agricole et ce qu'elles étaient alors, elles le sont aujourd'hui.

Un bon journal agricole doit promouvoir les intérêts de l'agriculture, telle est sa mission, tel est son but.

Pour remplir sa mission, pour atteindre le but, il doit employer les moyens nécessaires, ordonnés à la fin. Qui veut la fin veut les moyens.

Ces moyens, le journaliste agricole les trouve indiqués par le but même

qu'il veut atteindre, par la position qu'il occupe.

Et en effet qui dit promouvoir les intérêts de l'agriculture demande pour notre pays un accroissement de force et de prospérité.

Or, dans notre pays, il n'y aura force et prospérité qu'autant que l'on réussira à remplacer la culture épuisée telle que pratiquée, du temps de nos pères, par un système plus économique, plus en rapport avec l'état du malade. On arrivera à ce but :

1o. Par la réfutation complète, raisonnée du mauvais système.

2o. Par l'exposé complet, raisonné d'une bonne méthode.

Un bon journal d'agriculture doit donc enseigner la science agricole. Le journaliste n'est pas ici homme de parti, non ; c'est un athlète vigoureux enrôlé sous le noble drapeau de la vérité. Il combat l'erreur sous ses formes les plus variées ; suivez-le dans la mêlée des opinions diverses ; il est au premier rang, il frappe à droite, à gauche ; il heurte les obstacles et les surmonte ; tout cède ; sa marche devient un triomphe ; il foule aux pieds l'ennemi vaincu ; la colère, la haine, la sottise, l'envie, la sombre jalousie, l'erreur, le mensonge, toutes ces personifications de l'esprit du mal s'évanouissent, la vérité seule triomphe.

Il est bien aisé de le comprendre maintenant : Un bon journal doit être rédigé par des personnes compétentes ; il doit contenir les saines doctrines, en être le gardien, le défenseur avoué.

Voilà le bon journal ; c'est le modèle que je propose.

Dans un journal, il y a deux choses à considérer : 1o sa valeur intrinsèque, son véritable mérite, résultant du mérite même des différents articles qu'on y publie ; 2o sa valeur intrinsèque ; ce que je qualifie de ce nom n'est autre chose que la forme même du journal, c'est-à-dire, son format, la quantité de matières qu'il donne en lecture, le prix de l'abonnement, etc.

Pour tout résumer en deux mots il y a la forme (valeur extrinsèque) et le fond (valeur intrinsèque).

Je viens de dire ce que doit être la valeur intrinsèque d'un bon journal agricole, un mot maintenant de sa forme.

La forme doit plaire.

Pour plaire il lui faut l'intégrité et la beauté.

Par *intégrité* j'entends l'état d'un tout qui a toutes ses parties, et par *beauté* la réunion des qualités qui font qu'un être ou un objet offre à la vue, à l'ouïe, à l'esprit ou au cœur un art, une perfection, des proportions, des avantages, des agréments que l'on ne trouve pas ordinairement

INTÉGRITÉ DE LA FORME DANS LES CHOSES

DE LA MÊME ESPÈCE.

Et comment donc un journal agricole pourra-t-il obtenir cette intégrité de la forme ?

Voici :

D'après la définition donnée par les meilleurs auteurs, l'agriculture a pour objet l'exploitation du sol et la production des substances alimentaires ou autres, utiles à l'homme et aux animaux domestiques.

Voilà l'agriculture ; mais, comme on le voit, le domaine est vaste.

L'agriculture comprend en effet :

I. *L'agriculture* proprement dite. On a comme subdivisions : 1o l'agronomie ; 2o l'art agricole ; 3o l'éleve et les produits des animaux domestiques ; 4o l'économie rurale.

II. *L'arboriculture*. On a comme subdivisions : 1o les arbres fruitiers ; 2o les arbres forestiers.

III. *L'horticulture*. Vous avez ici la culture : 1o des plantes potagères ; 2o des plantes médicinales ; 3o des fleurs.

L'agronomie, à son tour, comprend la Chimie, la Botanique, la Physique, la Mécanique dans leurs rapports avec l'agriculture.

L'art agricole comprend la culture spéciale des plantes herbacées et ligneuses, les opérations industrielles, l'étude des assolements.

L'éleve et les produits des animaux demandent des connaissances assez étendues. Vous avez ici production de viande, de lait, de beurre, de fromage, de laine, de travail, etc., etc., et tous ces différents produits demandent chez le cultivateur une aptitude, des connaissances spéciales.

Enfin, l'économie rurale, partie administrative, embrasse dans son ensemble tout ce qui a trait aux capitaux engagés, à l'organisation des constructions rurales (architecture rurale), au service du personnel, des attelages et du mobilier, en fin à la comptabilité.

Voilà l'agriculture.

Un journal agricole, qui veut promouvoir les intérêts de l'agriculture, doit aborder toutes ces questions ; mais pour obtenir cette intégrité de la forme dont il a été question il faut encore quelque chose de plus.

A part cette partie essentiellement agricole qui constitue le fond même d'un journal d'agriculture, il doit s'en trouver une autre non moins importante. Le journal enseigne, il est vrai, mais aussi il doit faire connaître à ses lecteurs les résultats qu'ont obtenus ceux qui mettent en pratique les données de la science qu'il propage.

Les colonnes du journal doivent donc être ouvertes à tous ; bien plus on doit y trouver le fruit des observations et le résultat des expériences de ceux qui se livrent à l'agriculture ou à l'étude des sciences intimement liées à cet art

le plus beau et le plus noble de tous.

En résumé, un journal d'agriculture doit enseigner la science et "réfléter fidèlement la vie, les mouvements, l'activité du monde agricole."

A cette condition, il aura un des caractères voulus pour plaire : l'intégrité de la forme.

BEAUTÉ DE LA FORME.

Pour plaire, la forme demande encore la beauté.

La beauté, nous l'avons vu, est la réunion des qualités qui font qu'un être ou un objet offre à la vue, à l'ouïe, à l'esprit ou au cœur, un art, une perfection, des proportions, des avantages, des agréments.

Je dirai peu de mots sur cette beauté que la forme d'un journal agricole doit avoir.

Pour offrir à la vue, un art, une perfection, etc., le journal agricole doit être bien imprimé ; les chapitres doivent être séparés avec méthode ; un sommaire à chaque numéro est une perfection ; des illustrations ajoutent à la beauté de la forme.

Pour offrir à l'esprit ou au cœur, un art, une perfection, des proportions, des avantages, des agréments, le journal doit être complet, traiter les différentes matières agricoles. Ici surtout la variété a ses charmes, elle doit être "l'âme du journal." La modicité des prix d'abonnement offre des avantages incontestables ; c'est cette modicité dans le prix qui contribue le plus puissamment à la propagation du journal. Et en effet, c'est en rendant un journal accessible à tous, que tous pourront le recevoir, et comme le but est de promouvoir les intérêts de l'agriculture, ce but sera d'autant plus facilement atteint que le journal sera entre les mains d'un plus grand nombre.

CONFRONTATION DE LA *Semaine Agricole*, AVEC LE MODÈLE.

Il s'agit maintenant de faire une application juste, impartiale, de tous ces principes à un journal agricole qui se publie sous le nom de *Semaine Agricole*.

Je vais donc, comme je l'ai promis, commencer la critique de ce journal agricole. Pour procéder avec plus de méthode, je divise et j'ai : -

- 1o. critique de la forme ;
- 2o. critique du fond.

CRITIQUE DE LA FORME.

Je subdivise et j'ai : critique de la forme sous le double point de vue 1o. de l'intégrité ; 2o. de la beauté.

1o. *Sous le point de vue de l'intégrité* la forme de la *Semaine Agricole* ne laisse rien à désirer. L'enseignement du journal est complet, il embrasse tout le domaine de l'agriculture.

Parcourez la série des numéros publiés jusqu'à ce jour : vous trouverez des articles sur tous les sujets agri-

coles. L'agronomie, l'art agricole, l'hygiène, l'art vétérinaire, l'arboriculture, l'horticulture, l'apiculture, l'élevage du bétail, son mode d'engraissement, toute l'économie domestique et rurale y trouvent leur place.

Je n'examine point ici la valeur réelle de tous ces articles ; non, cet examen viendra plus tard. Il me suffit pour le moment de constater leur présence.

Cette présence existe, est manifeste ; le journal intitulé *Semaine Agricole* possède donc un des éléments nécessaires à l'intégrité de sa forme.

La *Semaine Agricole* possède aussi l'autre note de l'intégrité. Voici ce que la lecture des vingt premiers numéros me permet de dire.

La *Semaine Agricole* est un, intermédiaire pour tous les cultivateurs.

Les colonnes sont ouvertes au peuple. Chacun est admis à faire connaître le fruit de ses observations et le résultat de ces expériences. Ce journal reflète fidèlement la vie, les mouvements, l'activité du monde agricole, et c'est en le rendant le fidèle écho des mille voix qui s'élèvent du sein de la campagne que les propriétaires de la *Semaine* l'empêchent de végéter dans les aridités de la théorie et de la pédagogie agricole."

Enseignement de l'agriculture et des différentes sciences dans leurs rapports avec elle ; *enseignements* nombreux, complets, de ce qui se passe au sein de notre population agricole, voilà ce que nous offre la lecture de la *Semaine Agricole*, voilà aussi ce qui fait de ce journal une publication intéressante.

2o. *Sous le point de vue de la beauté* de sa forme, la *Semaine Agricole* n'occupe pas, il est vrai, la première place parmi les journaux d'agriculture en général ; mais ce qui est incontestable c'est que parmi les publications agricoles françaises, publiées en Canada, la *Semaine Agricole* devance toutes ses rivales moins heureuses.

Son format, à mon avis, est des plus acceptables ; l'impression est nette, très lisible ; les différents articles sont bien séparés les uns des autres. Je me permettrai ici de faire une observation ; je trouve que la beauté de la forme y gagnerait par le remplacement des titres actuels, je demande des lettres non plus grandes, mais plus grosses, dont le noir plus vif trancherait avec avantage sur le fond plus pâle de l'impression générale. L'*American Agriculturist* réussit très bien dans ce genre qui, pour moi a l'avantage d'offrir à la vue une variété de lettres qui plait ; les yeux comme l'esprit, aiment un changement qui détruit la monotonie.

Le sommaire que l'on trouve au commencement de chaque numéro est pour le lecteur chose agréable ; on aime à voir d'un simple coup d'œil

tout ce que contient le numéro qu'on a à la main, et plus tard si on veut relire un article qu'on aime, si on a quelque recherche à faire on trouve immédiatement et sans perte de temps l'article cherché.

Que dirai-je des illustrations de la *Semaine Agricole* ? Vous le savez comme moi, c'est un puissant moyen de plaire et les propriétaires du journal ne l'ont point oublié. Je sais que plus d'une de ces illustrations pourraient avoir un fini plus parfait mais ce que je n'ignore pas non plus ce sont les difficultés qui existent, que l'on rencontre, qu'il faut surmonter pour contenter avec peu de moyens un public qui, lui, n'est pas peu exigeant. Aussi, loin de vouloir blâmer les éditeurs de la *Semaine Agricole*, je ne puis que féliciter ces Messieurs de leur esprit d'initiative et de persévérance et je puis ajouter que le public agricole est pleinement satisfait du résultat obtenu.

Le but est atteint ; la quantité de matières qui se publient toutes les semaines, leur variété, tout se réunit pour faire de la *Semaine Agricole*, un journal qui défie la critique et qui échappe à l'écueil contre lequel va se briser plus d'un journal du même genre : cet écueil, c'est la monotonie.

La *Semaine Agricole* est aujourd'hui pleine de vie, elle donne chaque semaine huit pages grand format "ce qui formera à la fin de l'année un beau volume de 832 pages, rempli d'enseignements utiles," et ce pour la modique somme d'une piastre. Certes, il n'y a point de proposition entre ce qu'on donne et ce qu'on reçoit ; l'avantage reste entièrement de notre côté.

Il est prouvé maintenant que la *Semaine Agricole* est un excellent journal quant à la forme ; cette forme jouit en effet des deux caractères de la perfection : l'intégrité et la beauté.

Dans une prochaine correspondance j'étudierai avec vous la valeur intrinsèque de votre journal ; ce sera plus intéressante, j'ose espérer ; ou, si vous préférez, moins ennuyant.

St. Pierre, Riv. du Sud, 27 Mars 1870.

PH. LANDRY.

ARBORICULTURE.

Le pommier. (Suite.)

ENNEMIS DU POMMIER.

On appelle ennemis, les animaux qui vivent en se nourrissant, soit du fruit, des feuilles, des branches, de l'écorce, du tronc ou des racines d'un arbre. Par l'instinct, un animal cherche sa nourriture. L'intérêt de l'homme étant contrarié par le goût de l'animal qui, lui aussi, veut sa nourriture, il en résulte une guerre dans

laquelle l'animal emploie la ruse, tandis que l'homme emploie la force.

Les animaux que nous nommons ennemis seraient mieux nommés si on leur donnait le nom d'amateurs. Ce n'est pas la haine qui les anime, c'est le besoin de se substanter, lequel vient de l'amour. Le nom d'ennemi étant admis, je ne veux pas essayer de faire disparaître cette appellation.

LES RONGEURS.

Les rongeurs qui aiment l'écorce du pommier sont nombreux. On leur donne le nom générique de *Mulots*. En observant mieux on distingue : La taupe, le lérot, le mulot, le campagnol, &c.

Tous ces animaux pour éviter les coups de l'homme se cachent autant qu'ils le peuvent. Les uns ont des demeures sous terres, les autres se cachent comme ils le peuvent et de leur mieux. La présence de ceux qui sont sous terre est annoncée par des petits amas de terre bien pulvérisée, amoncelée ça et là. Le propriétaire du verger doit veiller soigneusement ces petits monticules les détruire sans retard, il doit essayer de les suivre en se servant de la bêche et détruire les animaux s'il les trouve. Le meilleur moyen d'éloigner ceux qui demeurent sur terre c'est d'éloigner tous les objets où ils peuvent nicher. Point d'amas de pierre près du verger, point de bois entassé ; enfin, autant que possible rien où le rongeur puisse se loger.

Lorsque la neige est sur le sol, on marche en tous sens, à plusieurs fois dans le verger ; ces chemins nuisent considérablement aux rongeurs. Il est bon de renouveler souvent ces sentiers dans l'hiver. Un préservatif très recommandable est de se pourvoir d'écorces d'arbres de dimension à envelopper le tronc de l'arbre depuis la terre jusqu'à deux à trois pieds.

Malgré toutes les précautions, très souvent les rongeurs font du tort aux arbres en rongant l'écorce plus ou moins. (1)

Lorsque l'écorce est rongée très près du sol, on relève le sol autour de l'arbre, de sorte que la terre se trouve à dépasser l'endroit où l'écorce est rongée. La terre doit être soutenue par quatre planches formant une caisse. L'arbre ainsi entretenu donnera des fruits plusieurs années ; mais il périra prochainement. On peut lui préparer un successeur. Lorsque l'arbre est attaqué de bas en haut on peut enduire la plaie de

(1) Une précaution presque infallible contre tous les rongeurs est de rechausser les arbres de terre à l'automne puis de fouler les premières neiges tout autour de l'arbre jusqu'à une hauteur d'environ 3 pieds. [Red. S. A.]—

(2) Nous préférons faire servir les feuilles comme litière qu'on laisse chauffer ensuite comme fumier. —[Red. S. A.]

corps collants. Il donnera quelques récoltes de pommes ; mais il faut lui préparer un successeur. Il faut toujours avoir des sujets de prêts dans la pépinière pour réparer les dommages accidentels.

Il ne faut pas conclure que ces accidents auxquels on est exposé doit vent décourager un cultivateur. Autant vaudrait renoncer à élever des animaux parce que quelques fois ils sont malades. Les rongeurs sont sans doute une nuisance pour l'arboriculteur ; mais cette nuisance n'est pas un obstacle invincible. La persévérance demeure victorieuse de ces désagréments.

LES CHENILLES.

Les chenilles sont désagréables et dommageables tout à la fois. Le mieux, est de bien visiter les arbres lorsque les feuilles sont tombées. La chenille naît de l'œuf qu'un papillon dépose, où il croit que sa progéniture pourra vivre au retour de la belle saison. Les œufs de papillon ne sont pas isolés, ils sont déposés très nombreux autour des branches, c'est pour cela qu'on appelle ces dépôts *bagues*. Lorsque les arbres sont dépouillés de leur feuilles, ces bagues sont bien visibles. On les enlève avec précaution, on les dépose dans un vase pour les brûler. Si l'on brûle un pot d'œufs de papillon on a détruit des milliers de chenilles, pour ne pas dire des millions.

On agira sagement en ramassant avec un rateau, toutes les feuilles tombées des arbres à la fin de la belle saison ; puis, ensuite, les faire brûler. (2) On ne peut pas détruire les chenilles jusqu'à la dernière ; mais on en diminue le nombre.

Il y a des années dans lesquelles les chenilles sont un fléau pour les arboriculteurs. Il faut donc toujours détruire le plus d'œufs qu'il est possible de le faire, afin de diminuer le dommage que font les chenilles, et éloigner leur présence désagréable.

(A continuer.)

J. E. LABONTÉ.

St. Hilaire.

Manière de marquer les arbres fruitiers.

Animé du désir de revoir des lieux qui me sont encore chers, je me rendais, par un jour de l'été dernier, à la ferme des Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, sise à la Montagne de Montréal, où, de mon temps, nous, écoliers du collège, nous nous rendions tous les étés, une fois par semaine, pour y passer nos jours de congé, et nous y ébattre comme de jeunes agneaux. Quel heureux temps, si vite envolés, et déjà si loin ! Je suis certain que mes camarades d'alors, et tous ceux qui ont eu, avant, comme

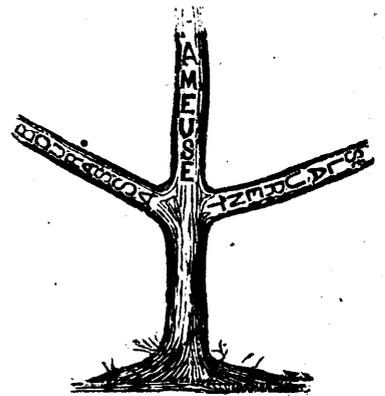
après moi, le bonheur de fréquenter ces lieux enchanteurs n'en ont point perdu le doux souvenir, malgré l'espace de temps plus ou moins long, qui s'est écoulé depuis notre sortie de collège.

Un jour donc, que je parcourais les magnifiques allées, bordées de tilleuls qui ornent les alentours de cette maison de campagne, je m'arrêtai près d'un de ces arbres que j'affectionnais plus particulièrement, je fus agréablement surpris de remarquer et de lire sur son écorce une inscription que j'y avais faite, avec la pointe d'un canif, il y a plus de 32 ans : elle était parfaitement lisible, et en toute probabilité, le sera aussi longtemps que durera l'arbre lui-même.

Il me vint, alors, à la pensée, que l'on pourrait bien adopter ce moyen pour marquer les arbres fruitiers d'un verger :

Ceux qui établissent un verger admettent la difficulté et le besoin d'un plan efficace de marquer les arbres fruitiers, afin de pouvoir les reconnaître ; les uns y attachent des écriteaux sur lesquels ils marquent le nom de l'arbre, les autres les entrent dans un cahier, dans l'ordre numérique où ils ont été plantés, etc. etc., mais ces différents moyens offrent des inconvénients, principalement lorsque l'on greffe différents sujets sur le même arbre. Ne pourrait-on pas adopter le moyen que je suggère, celui de marquer l'arbre en gravant sur son écorce le nom de l'espèce ? Chacun sait qu'une simple égratignure d'épingle faite sur l'écorce d'un arbre y laisse une cicatrice qui dure la vie de l'arbre. On pourrait donc marquer ses arbres en faisant avec une pointe quelconque, des lettres sur l'écorce.

La gravure qui suit fera comprendre la chose clairement.



Les lettres pourraient être marquées au-dessous de la branche et placées les unes au-dessous des autres.

Dr. GENAND.

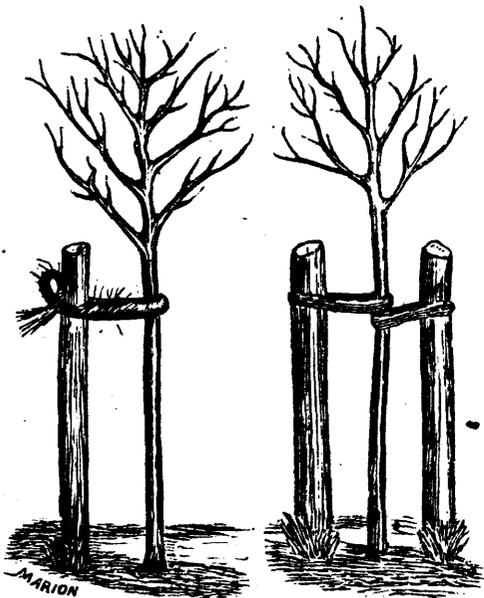
Ce moyen mérite d'être essayé. Ce lui qu'on a préféré jusqu'à présent consiste à graver le nom de l'arbre.

sur un ruban de ferblanc. On passe de l'encre sur les lettres et on accroche le ferblanc à une petite branche. — [Red. S. A.]

A ceux qui font des plantations d'arbres. Appui ou tuteur pour les arbres.

Lorsque l'on plante un jeune arbre, s'il y a un contrepoids convenable entre les racines et la tête, il est rarement besoin de lui donner de tuteur, excepté dans les lieux exposés. Mais il y a des cas où il devient absolument nécessaire d'en donner, principalement lorsque l'on plante de gros arbres.

On plante solidement deux piquets, vis-à-vis l'un de l'autre, dans la direction des vents dominants, et à peu près un pied du tronc de l'arbre.



Ou bien, on en plante qu'un seul. Les vignettes ci-dessus, représentent deux manières de solidifier et empêcher de verser un arbre. Dans la gravure à gauche, on place autour de l'arbre un lien en paille que l'on tort jusqu'à ce qu'il atteigne le piquet servant de tuteur, autour duquel on passe ce lien que l'on fixe avec un clou. Dans la gravure à droite, l'arbre est maintenu à sa place par deux bandes de cuir ou de forte toile arrêtrées aux tuteurs avec des clous.

DR. GENAND.

Reçu pour l'Almanach du cultivateur d'abeilles.

Mr. Cyrille Laurendeau, Somerset 17 cts. au lieu de 20 cts.

Il n'est si grand sur la terre
Que n'abatte un coup de tonnerre.
Vent au visage rend l'homme sage.
Il faut laisser courir le vent par-dessus les toits.

LA SEMAINE AGRICOLE.

MONTRÉAL, 7 AVRIL 1870.

Le Naturalistes Canadien.

C'est un devoir pour nous que celui de signaler à nos lecteurs les efforts qui se font dans notre pays pour l'avancement des sciences peu connues jusqu'ici même par ceux qui se prétendent instruits. Parmi ces sciences, il en est, comme celle de l'Histoire Naturelle, par exemple, qui sont appelées à rendre des services, presque incalculables si l'on sait en tirer les enseignements précieux qu'elles peuvent nous donner. Pour ne signaler qu'un seul de ses bienfaits, nous n'avons qu'à réfléchir aux dommages

et agréables tout à la fois, pour la généralité des lecteurs. En effet, même pour les enfants doués d'un peu d'intelligence, rien n'est plus attrayant que de pouvoir se renseigner sur tout ce qui se rattache à ces intéressants habitants de nos jardins et de nos forêts.

Les nombreuses gravures qui sont intercalées dans le texte permettront ces études presque sans effort intellectuel, et tout en s'amusant, le lecteur apprend à distinguer les animaux utiles et qu'il doit chercher à conserver de ceux qui semblent nous avoir été donnés pour contenter nos appétits ou pour nous amuser.

Un autre article traite du Bison ou Buffle de nos prairies du Nord-Ouest, de la manière de lui faire la chasse et des divers essais de domestication qui ont été tentés avec succès.

Un troisième article sur les kermès des pommiers sera très intéressant pour tous ceux dont les vergers sont attaqués par des insectes nuisibles, qui, souvent, tuent l'arbre avant que le propriétaire ait appris à qui il avait affaire. Comme le remède est donné, à la suite de gravures qui ne laissent aucun doute sur la nature du mal, nous conseillons aux intéressés de se procurer cet article, qui seul leur vaudra le prix de souscription au journal pendant plusieurs années.

Entr'autres notes intéressantes nous avons encore remarqué quelques données sur les Salamandres ou Grenouilles à queue qui iraient à prouver que le dicton populaire *quand les grenouilles auront des queues*, ne peut indiquer des choses impossibles et imaginaires que pour ceux qui ne connaissent guère leur histoire naturelle. Cet article est à l'adresse d'un littérateur canadien, très-agréable d'ailleurs, mais qui semble parmi les nombreux littérateurs, poètes, industriels qui trouveraient leur profit à donner plus d'attention à l'étude de cette science pleine d'intérêt pour tous.

COLONISATION.

Quelle est la meilleure manière de défricher une terre en bois debout ? Quelles sont les semences et le système de culture, en général, qui conviennent le mieux à la terre neuve ?

Ce sujet est certainement d'une bien grande importance pour le colon et demanderait un travail approfondi pour y rendre justice. Comme nous n'avons jamais défriché une terre en bois debout et que notre expérience se borne à la culture qui doit suivre immédiatement le déboisement, nous prions quelques uns de nos lecteurs de nous venir en aide.

causés annuellement par les insectes nuisibles à l'agriculture, et qui sont estimés par les connaisseurs à plusieurs millions de piastres pour notre Province de Québec.

Si l'on consulte la science, on trouvera que c'est dans la protection de certains oiseaux qu'il faut chercher le remède à un si grand mal.

Nous félicitons bien sincèrement M. l'abbé Provancher des avantages patriotiques et pratiques qu'il sait toujours faire ressortir de ses travaux scientifiques, et qui, sous sa plume facile, ne manquent jamais d'intérêt, même pour le lecteur dont le bagage de science n'est guère considérable.

Dans le dernier numéro du *Naturaliste Canadien*, le savant abbé continue la publication de sa *Faune Canadienne*, qu'il ne fait que commencer, mais qui donne déjà la garantie des services que ce nouveau travail est appelé à rendre. Son chapitre sur les oiseaux offre une lecture des plus intéressantes

Nous n'essaierons donc pas à répondre à ces questions ; nous nous contenterons d'ébaucher faiblement le sujet, en attendant que des hommes de plus d'expérience veuillent bien compléter notre ouvrage.

Dans un article précédent, nous avons émis l'idée qu'un certain nombre de nouveaux colons devaient s'unir ensemble, former partie d'une société de colonisation et défricher en commun le commencement de leur établissement. De cette manière, ils travailleraient plus agréablement et avec plus d'avantages ; il leur faudrait moins de capital ; ils auraient moins à souffrir, et de plus ils pourraient recevoir l'assistance très généreuse qu'offre le gouvernement à ces sortes de sociétés, et qui peut se monter à \$600 par année par comté. Nous avons donné de plus quelques détails au sujet de cette organisation, montrant comment elle pourrait se faire et de quelle manière les premiers défrichements pourraient être entrepris. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur cette partie de la question.

Le but du colon doit être de se suffire à lui-même au plus tôt. Il doit non-seulement produire la nourriture nécessaire à sa famille et au bétail dont il a besoin, mais il doit aussi pourvoir à son habillement et se procurer les outils et ustensiles indispensables, et cela, avec le moins de frais possible, tant en temps qu'en argent. Il est évident que le système de culture qui lui conviendra davantage sera celui qui lui assurera le plus grand rendement des matières nutritives dont il a besoin, dans le plus petit espace et avec le moins de temps. Il lui faudra veiller aussi à conserver toujours à sa terre toute sa fertilité, et il devra de plus fabriquer dans sa famille tout ce qu'il peut confectionner convenablement. Enfin il tendra autant que possible à se suffire à lui-même.

Une terre neuve convient parfaitement aux légumes. La fertilité première du sol assure le succès de cette récolte qui exige toujours une grande richesse. Les patates, sur un brûlé, rendent au moins de 150 à 200 minots par arpent si la semence se fait sous des circonstances tant soit peu favorables. Les fèves qui sont plus nourrissantes que tous les grains, rendront de 40 à 60 minots. Les pois don-

neront souvent 30 minots à l'arpent. Sous des circonstances favorables, le blé-d'Inde donnera jusqu'à 60 minots par arpent et il laissera un fourrage excellent. La culture de ces légumes qui se fait presque entièrement à la pioche, dans la terre vierge, enrichie de plus par les cendres qu'on n'a pu toutes recueillir pour la potasse, prépare parfaitement le sol pour la culture du grain, l'année suivante, et donne par arpent infiniment plus de nourriture que n'en donnerait le grain. De plus, elle exige moins de frais pour grange, batterie, etc., Ces légumes peuvent tous s'approprier sans qu'il faille les porter, souvent sur son dos, à des moulins presque toujours éloignés des nouveaux établissements.

Un colon qui pourrait ensemençer dans des conditions favorables à peu près trois arpents de terre, la première année, en obtiendrait les légumes suivants :

1 Arpent en	patates	200	minots
1	"	pois	30 "
$\frac{1}{2}$	"	blé-d'inde	20 "
$\frac{1}{4}$	"	navets	150 "
$\frac{1}{4}$	"	fèves	10 "

3 arpents seraient donc suffisants pour nourrir trois personnes pendant un an. Le surplus de ses patates et de ses pois permettrait au colon d'engraisser un ou deux porcs ; ses navets, son pesat, tant de pois que de fèves, et ses tiges de blé d'inde lui assureraient aussi un hivernement abondant pour une et peut-être deux vaches. On observera de plus que, par ce système, le colon peut même se passer d'aller au moulin, puisque tous ces aliments peuvent se préparer au besoin, par la cuisson seulement. Cependant, s'il peut aller au moulin, son blé-d'inde lui donnera une farine saine et agréable qui remplacera le blé. Or, deux hommes robustes et vigoureux qui auraient pour leur aider deux bœufs domptés ou mieux encore deux vaches domptées, peuvent défricher et ensemençer jusqu'à quatre arpents de terre en supposant qu'ils ne se rendraient dans le bois qu'après la fonte des neiges.

La meilleure époque pour commencer un défrichement est certainement l'automne. Nous allons tâcher de montrer ce que deux bons hommes, habitués à ce travail, peuvent obtenir la première année, en supposant qu'ils se rendraient à leur nouvel établisse-

ment au commencement de Septembre. Leur premier soin sera évidemment le

CHOIX D'UN SITE POUR LA CABANE

qu'il vaut mieux placer sur un endroit élevé, sec et assez près d'une source d'eau vive, si c'est possible. Ils auront bientôt bâti une cabane en bois rond qu'ils couvriront d'une bonne couche de terre placée sur un toit incliné d'un côté seulement. Les dimensions les plus utiles seront de 12 pieds sur 16, et de 7 pieds de hauteur au plus bas. On comprendra facilement qu'il vaut mieux placer les ouvertures au sud et ne pas les faire trop grandes d'abord. Si l'on a pu s'apporter une porte vitrée celle-ci servira de fenêtre, mais il n'est pas très facile de se munir en commençant de cet objet pourtant très utile. Au besoin, du papier huilé remplacera les vitres tant bien que mal. Un autre objet presque indispensable est le poêle qui pourrait être en tôle. Des écorces de cèdre bien écrasées pourront remplacer le calfat, et les joints pourront être tirés, en dedans et en dehors, avec un mortier composé de glaise et de sable. Il sera bon de conserver dans un endroit accessible un peu de ce mortier qui pourrait être utile pendant l'hiver. Une couche de sable, sur laquelle on placerait une épaisse couche de sapinages, servira de plancher et de lit. On n'oubliera pas non plus le rechauffement de la cabane avant les dernières gelées.

Une fois logés ils n'auront plus qu'à se mettre vaillamment à l'ouvrage pour repousser la forêt, en commençant, comme de raison, tout autour de leur cabane s'ils ne veulent pas être entièrement dévorés, plus tard, par les moustiques, &c., &c. Si la saison les favorise, ils auront bûché et brûlé au moins trois arpents de terre avant l'hiver, et de plus, ils en auront sarclé une douzaine d'arpents. Ce sarclage consiste à couper et mettre en tas les broussailles, branches, bois abattu par les vents, &c., &c., et à ne laisser debout que les gros arbres qu'on pourra abattre sur les neiges. On calcule que deux bons hommes habitués à l'ouvrage peuvent ainsi bûcher, nettoyer et brûler quinze arpents de gros bois avant les semences, pourvu qu'ils aient, au printemps, une bonne paire de bœufs ou de vaches domptées pour leur aider.

Nous venons de dire que deux hommes peuvent de l'automne au printemps défricher quinze arpents de terre ; que trois arpents mis en légumes leur fourniraient, ainsi qu'à un compagnon, la nourriture suffisante pour une année. Nous verrons dans un prochain article ce qu'il vaut mieux faire des autres arpents défrichés.

ter les fuchsias, ils leurs donnent une saison de repos. Mais la plupart des gens pensent qu'une plante cultivée dans un pôt peut se maintenir dans un état perpétuel de croissance et de floraison.

Lorsque la plante a passé fleur, exposez-la en plein air, afin qu'elle mûrisse son bois, avant les gelées ; mettez-la à la cave où vous la laissez dans un état de repos, en n'humectant la terre que juste pour l'em-



Du Fuchsia.

Parmi les plantes de maisons qui ornent nos fenêtres pendant l'hiver, il y en a peu qui soient plus gracieuses et plus jolies que le Fuchsia, appelé populairement "Pendant-d'oreille". Il n'y a pas encore très longtemps qu'on ne pouvait en trouver que dans les serres, on n'en voyait que rarement dans les fenêtres des maisons. Aujourd'hui ses espèces ont beaucoup augmentées, et la décoration d'une fenêtre ne saurait être parfaite, s'il ne s'en trouve un parmi les autres plantes. La culture du Fuchsia dans les fenêtres des maisons ne réussit pas souvent, pour la raison toute simple qu'il y a peu de plantes de son espèce qui fleurissent pendant l'hiver.

Il y a quelque temps, je faisais une visite à un de mes amis, grand amateur de la belle nature et dont la femme a une passion pour les fleurs. En me faisant admirer une par une les plantes de sa collection, elle me dit qu'elle ne comprenait pas ce que pouvait avoir ses fuchsias : elle leur avait donné tous les soins possibles, et cependant ils avaient une très mauvaise apparence, leur croissance était arrêtée, le bois en était dur, et ils étaient presque entièrement dépouillés de leurs feuilles.

Les Fleuristes, eux, savent bien trai-

ter les fuchsias, ils leurs donnent une saison de repos. Mais la plupart des gens pensent qu'une plante cultivée dans un pôt peut se maintenir dans un état perpétuel de croissance et de floraison. Lorsque la plante a passé fleur, exposez-la en plein air, afin qu'elle mûrisse son bois, avant les gelées ; mettez-la à la cave où vous la laissez dans un état de repos, en n'humectant la terre que juste pour l'em-

pêcher de trop sécher. Dans le mois de Février ou de Mars, vous la changez de pôt et de terre. Cette terre doit être très riche, et doit contenir une grande proportion de terreau des bois (feuilles décomposées.) Taillez sans égard une partie des branches, placez-la dans une chambre chaude, n'arrosez d'abord que modérément. Sous peu de jours, il sortira en profusion, des jeunes rejets, vous en enlèverez une partie. On peut donner à la plante la forme que l'on désire ; si l'on veut avoir une forme pyramidale il n'y a qu'à laisser les branches du bas pousser plus longues, en pinçant celles du haut. Il est très aisé de faire reprendre des boutures de fuchsias. Prenez une jeune tige, plantez-la dans un pôt rempli de sable, recouvrez-la avec un verre (tumbler), elle prendra immédiatement racine, sans l'aide de chaleur artificielle, et elle parviendra à faire une belle plante dans la même saison.

Pour faire venir les fuchsias à la perfection, il faut, à mesure que la plante grandit, la mettre dans un pôt plus grand, jusqu'à ce qu'elle se trouve dans un pôt de dix pouces de diamètre. Pendant qu'elle est en état de croissance, il ne faut pas qu'elle souffre de la sécheresse, ni d'un excès d'humidité. La culture en plein air offre un avantage que n'ont pas les autres bou-

quets, celui de souffrir moins de l'ombrage que les autres fleurs.

Le printemps, aussitôt que le temps le permet, vous le plantez dans le jardin dans de la terre meuble qui égoutte bien, ayant soin, pendant cette opération, de ne point déranger les racines, et il fleurira jusqu'aux gelées. En donnant ce traitement aux fuchsias vous réussirez parfaitement dans leur culture.

Les plus superbes variétés de fuchsias, parmi les pourpres et les cramois, sont : *Alpha*, *Caroline*, *Expansion*, *Gem*, *Orion* et *Voltigeur* ; parmi les pâles, couleur de chair et presque blanc, avec un centre pourpre ou rose foncé, et qui forment un magnifique contraste avec les espèces aux couleurs pourpre foncé et cramoi, sont entre les plus beaux, *Perle d'Angleterre*, *Elisabeth*, *Prince Arthur*, *Madame Sontag* et *Lidonia*.

DR. GENAND.

2 Mars 1870.

COIN DU FEU.

Nous ne saurions faire une meilleure appréciation du charmant travail de Mr. Benjamin Sulte que celle qu'on va lire et que nous empruntons au dernier numéro de la *Revue Canadienne*.

LES LAURENTIENNES.

Tel est le titre d'un joli petit recueil de poésies que le comité de rédaction de la *Revue Canadienne* me charge d'apprécier. Joli est vraiment l'épithète qui convient à tous égards à ce petit volume : il est joli à voir, joli à toucher, joli à lire, et le luxe de la typographie le dispute à l'élégance des vers. Lors même que la strophe se traîne un peu, elle a toujours l'air allègre et pimpante dans cette jolie ceinture rouge, dont M. Senécal l'a ornée. L'alexandrin seul semble un peu à la gêne dans ce cadre, et menace parfois de l'enjamber. Mais l'enjambement, défendu en poésie, est peut-être permis en typographie.

En publiant *Mes Loisirs*, M. L. H. Fréchet se posait cette question : *Ce livre contient-il une idée ?*—Et il répondait franchement et candidement : *Non*. Si je me pose la même question au sujet des *Laurentiennes*, je crois qu'il est juste de répondre : *oui*, ce livre contient une idée ; il est l'expression d'un grand amour, l'amour de la patrie. A chaque page, je pourrais dire à chaque strophe, l'amour de la patrie respire. C'est le sentiment qui inspire le poète, c'est le feu qui l'échauffe, c'est l'aliment qui le soutient, c'est l'étoile qui éclaire ses pas dans l'ombre de ses rêves évanouis ; c'est le rayon de soleil qui perce ses nuages et illumine sa mansarde. Quand il souffre, il jette un regard au grand fleuve qui arrose sa pa-

trie et qu'il a chanté, il contemple nos grands lacs, nos forêts et nos montagnes, et de son cœur consolé jaillissent des accents d'allégresse. Le chagrin ne fait pas long séjour dans son cœur, et quels que soient les nuages qui couvrent son existence, il s'enivre au spectacle de notre belle patrie, il tressaille en entendant son nom, et il émiette en chantant le pain noir de la vie :

J'aime une chose - un nom tout puissant et su-
blime,
Un nom né d'une larme et d'un soupir d'amour,
Un nom fait pour planer à la plus haute cime -
Je l'ai chanté partout, même au plus mauvais jour.

La cité, la colline et l'agreste chaumière
L'ont entendu ce nom qui parlait de mon cœur.
Je l'encadre en mes vers, je le mets sur la pierre.
Il signifie : amour, espoir, vertu, bonheur.

Il me suffit à moi pour diriger ma vie,
Pour attendre sans crainte un pire lendemain :
Heureux lorsque je puis par mon humble refrain
Faire aimer la patrie !

L'amour de la patrie, voilà donc le sentiment qui a inspiré M. Sulte ; faire aimer la patrie, voilà donc le but de son livre ; et comme le Saint-Laurent a été pour ainsi dire la source de ses inspirations, il en a tiré le titre même de son œuvre.

Ses poésies sont donc essentiellement canadiennes, et c'est un mérite qu'il ne faut pas taire, en ces temps où la nationalité canadienne-française doit s'affirmer hautement. Elles s'adressent à toutes les classes de notre société, et tous les lecteurs y trouveront une pièce ou du moins une strophe qui leur conviendra. Quel est le Canadien-Français qui ne lira pas avec plaisir *l'Évangile, les Colons, au St. Laurent, Les Bâcherons, Les fils du St. Laurent, Le Défricheur, le Bon Pasteur, Le Canada-Français à l'Angleterre, la Chanson de l'Exilé*, et tant d'autres poésies dont les titres trahissent la même origine et respirent le même grême national ?

Tel est donc le caractère général de ce recueil de vers. Il chante le Canada et ses beautés, ses droits et ses devoirs, ses douleurs et ses espérances. Il évoque le passé et en célèbre toutes les gloires ; il rappelle le présent et en traduit les leçons ; il s'élance vers l'avenir, et flatte nos rêves d'or. C'est un hymne qui se répète, et dont les échos vont sur tous les sentiers réveiller le patriotisme endormi.

J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire
Où le patriotisme, endormi de nos jours
Se ranime soudain à ce foyer de gloire
Et rouvre au sein du peuple un champ pour ses
amours

« Fortons vers les aïeux un regard salutaire
« Hélas ! dans notre orgueil habile à nous complaire
« Il arrive souvent que nous les oublions !
« Notre passé réclame un reflet populaire
« Enseignons l'avenir par nos traditions :
« Consultons le passé gardons nos mœurs austères
« Car la grandeur s'allie à la simplicité,
« Demeurez parmi nous, vertus héréditaires :
« Travail, contentement, franchise, aménité ! »

Voilà précisément ce que sont les Laurentiennes : un reflet populaire de notre passé.

Apprécions-en maintenant avec impartialité le mérite poétique. M. Benjamin Sulte ne ressemble pas aux autres poètes canadiens, son genre est tout différent. Il n'a pas la grandeur et l'élévation de notre

regretté Crémazie, ni le lyrisme et l'éclat de M. L. H. Fréchette, ni la chaleur et la noblesse de M. Pamphile Lemay ; ce qui le distingue, c'est une simplicité élégante et gracieuse, un style naturel, facile et délicat, moins fait pour l'ode que pour la chanson, plus propre à l'idylle qu'au poème héroïque. Son vers est harmonieux et bien découpé ; sa phrase est claire, égale et sans clinquant.

Ecoutez ces couplets qui me font souvenir des accents bretons de Brizeux :

LA VIEILLE CHANSON.

A l'ombre du bois solitaire
Le soir avait surpris mes pas,
Le rossignol allait se faire.....
Rêveur, ému, je ne l'entendais pas.
J'écoutais un chant dans la plaine.
Un virelai du temps passé
Sa voix s'élevait douce et pleine,
Au gré du refrain cadencé.
Quand je passe par les prairies.
Le soir au temps de la moisson
Je mêle dans mes rêveries
La jeune fille et sa vieille chanson.

C'était un récit légendaire
Mais d'un rythme plus animé ;
Les notes passaient la rivière
Et s'épuraient dans la ciel embaumé
Il nous racontait la souffrance
D'un noble et vaillant chevalier
Regrettant son pays de France
Dans sa plainte de prisonnier.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux.

Ne vous enfuyez pas craintive
Devant notre art si fade et si pompeux !
Restez ! Si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui,
Vous avez seule, aimable muse,
Le secret d'en chasser l'ennui.

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Vous avez bercé notre enfance,
Consolé nos premiers chagrins.
Egayé notre adolescence :
Quels souvenirs valent ces vieux refrains ?
Restez ! Il est à la veillée
Mille voix pour vous répéter !
Le poète sous la feuillée
Aime tant à vous écouter !

Quand je passe par les prairies,
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries,
La jeune fille et sa vieille chanson.

Parfois ce style naïf s'élève et devient pompeux ; c'est ainsi qu'en parlant des *fils du St. Laurent* que le *yankéisme* a séduits, le poète laisse échapper ces nobles accents :

De la postérité la justice implaçable
Jugera sans merci les enfants égarés
Et posant froidement sa marque ineffaçable,
Écrira sur leur tombe : " Ils sont dégénérés ! "
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élevant vainement :
Malheur aux imprudents qui se donnent des mal-
tires .

Mais que dire, O douleur, des hommes sacrilèges,
Dans leur trafic infâme à demi protégés,
Qui tendent parmi nous de misérables pièges ?
Anathème, anathème à ces bourreaux gagés !
Le sang qu'ils ont vendu c'est le sang de leurs frères
Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent
Porter la fétrissure en hideux caractères
Et souiller de leurs pas les bords du St. Laurent
Vous que le destin ramène sur vos plages
Rendez grâces à Dieu qui vous les fait revoir,
Et d'exemple instruisez le peuple des villages
Pour maintenir ses pas au chemin du devoir !
Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que la sont ses exploits ! qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus au bord du St. Laurent.

Ailleurs, le poète s'attendrit, et la stance revêt une teinte mélancolique et rêveuse. L'idylle fait place à l'élégie et le ton devient plaintif et tendre :

Au fond d'un val sous les ombrages.
Un voyageur s'en va marchant,
Une voix perce les feuillages

C'est un air du pays ! un doux et triste chant

Cette *chanson de l'Exilé* est une poésie touchante, mais elle n'égale pas ce récit douloureux qui a pour titre : le *Tombeau du Marin*. Ce n'est pas seulement une plainte éloquente ; c'est un acte de foi, d'espérance et d'amour ! J'ai déjà multiplié les citations ; mais je ne puis me dispenser de citer encore quelques-unes de ces stances où le poète, agenouillé sur le tombeau de son père, se ressouvient de ces jours de douleurs qui l'ont rendu fort et courageux :

Plongé dans sa tristesse
Le passé revenait poignant et douloureux
Tandis que son regard tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux
Il se souvint qu'un soir au milieu de Décembre
Sa mère, entrant soudain, voila ses traits défaits
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre
Que leur père parti ne reviendrait jamais.
Dans la triste maison où tomba la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement
L'infortuné prenait dans sa serre cruelle
Trois êtres sans appui dans leur isolement.
Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se fermait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout à coup sa pour mère
Il lui donna depuis son travail, son amour.

Le monde lui jeta sa triste indifférence
Qui permet aux heureux d'oublier le malheur.
Faible et seul, il avait pour tout bien l'espérance.
Son courage grandit au sein de la douleur.

A abandonné vingt ans de l'aveugle fortune,
Il vécut résigné, luttant sans nul repos,
D'indignant d'lever une plainte importune
Ou d'accuser le sort par un amer propos.....

Il est un doux secret qui sèche bien des larmes ;
C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

C'est le secret de M. Sulte, et nous pourrions ajouter qu'il lui doit ce qu'il est devenu. Quel malheur, que M. L. H. Fréchette n'ait pas connu ce secret-là !

Il y a dans les *Laurentiennes* bien d'autres jolies pages que nous aimerions à mon-

tionner ; mais il faut savoir se borner. Au reste, le lecteur en jugera lui-même, et saura admirer comme nous les échos harmonieux de cette poésie pastorale qui est le genre propre de M. Sulte. Il voudra chanter ces ballades gracieuses et ses douces élégies qui remplissent le volume.

M. Joseph Tassé a dit que M. Sulte semble peu porté à l'élégie. C'est vrai si l'élégie est nécessairement l'expression de la douleur ; mais il me semble que le genre élégiaque n'exclut pas l'expression des joies douces et sereines, et des vagues rêveries de l'âme, et M. Sulte excelle à versifier ces divers sentiments.

Ce qui manque à M. Sulte—car après avoir énuméré ses qualités il est utile d'indiquer ses défauts—c'est l'enthousiasme. L'enthousiasme est souvent un danger en ce qu'il peut égarer la raison ; mais l'ailliance bien conditionnée de l'un et de l'autre crée la véritable poésie lyrique.

Aussi à part quelques pièces bien réussies, les *Laurentiennes* n'appartiennent pas au genre lyrique. Ce sont plutôt des poésies fugitives, appartenant quelques-unes au genre didactique, la plupart au genre pastoral et élégiaque.

Je pourrais dire que toutes sont agréables à lire ; mais un petit nombre produisent une émotion soutenue. Il me semble donc désirable que M. Sulte agrandisse son horizon poétique, livre davantage au souffle lyrique les voiles de sa belle imagination, et donne à ses inspirations l'ampleur qui leur manque.

Je me plais à parcourir ces pages pleines de sérénité où le poète s'amuse à décrire ici les moissons jaunissantes, et là les bords fleuris d'une eau paisible ; mais je serais plus charmé de le voir gravir les hauteurs de la pensée, et puiser dans un lyrisme plus soutenu des images plus grandes et des peintures plus saisissantes. Il éviterait ainsi ces vers faibles et cette tournure prosaïques que nous avons remarqués en quelques endroits. En un mot j'admire la grâce de son style ; mais je voudrais la voir plus souvent alliée à la véhémence et à la grandeur.

Quoiqu'il en soit, les *Les Laurentiennes* sont un joli et bon livre, où l'auteur se montre à la fois bon citoyen et bon chrétien ; et ce double caractère en assure le succès. C'est un éloge de la patrie et un hommage à la religion. Cette double physionomie devra lui mériter un accueil bienveillant, et ses lecteurs deviendront ses amis.

A. B. ROUTHIER.

LETTRES ROMAINES.

Rome, le 12 Mars 1870.

Comme le télégraphe et les journaux ont dû déjà vous l'apprendre, on a enfin livré aux études des Pères du Concile le schéma de l'infaillibilité papale. C'est le 7 de Mars, fête de l'Ange de l'Ecole, St. Thomas d'Aquin, que le St. Père s'est résolu à le livrer à la discussion en mettant la solution sous la protection de celui qui sut si bien défendre et commenter l'Eglise. On a donné jusqu'au 18 pour les observations et les objections et l'on s'attend à

une congrégation générale pour le 19 ou le 21. Tous les catholiques ici se réjouissent de l'attitude prise par le Souverain Pontife en présence des menaces et des manœuvres des puissances temporelles. Quel beau spectacle en effet ! Un vieillard faible et pauvre, résistant, par sa seule confiance au secours d'en Haut, à des voix soutenues par des centaines de mille bayonnettes : vos discours, vos armées, vos menaces, ô Princes, ne peuvent rien contre la volonté de Dieu ! L'Auteur de la Vérité en est aussi le défenseur et c'est ce qui rend notre Souverain invincible et tout-puissant dans sa faiblesse : *omnia possum eo qui me com/orat*. Mieux encore qu'en 1868, dit l'*Unita*, M. Emile Olivier peut s'écrier : " J'aime les pouvoirs forts qui ont confiance en eux-mêmes, et qui développent et manifestent sans crainte et avec énergie la foi qui les anime..... Il y a là (dans la conduite de l'Eglise) une audace, une grandeur qui me frappe de respect et d'admiration ! "

Que va faire le Gouvernement français en face de la réponse si explicite de sa Sainteté à toutes ses petites manœuvres gallicanes ? Certainement, beaucoup de bruit, de bourdonnement et peut-être quelque chose de plus grave. On a parlé dernièrement du rappel de M. de Banneville et hier, on nous annonçait qu'un ambassadeur extraordinaire de sa majesté l'Empereur des Français doit venir demander l'entrée libre du Concile, pour intimer aux Pères les ordres et les volontés du Gouvernement de la *filie-ainée de l'Eglise*, contre les usurpations de la *cour de Rome*, et dans le cas (qui ne peut manquer d'arriver) ou on fermerait poliment la porte au nez de M. l'ambassadeur, celui-ci devra regagner la France accompagné des troupes de Civita-Vecchia, laissant le champ libre aux oiseaux de proie du Nord.

On n'a pourtant pas encore oublié les protestations de M. Daru à l'ouverture des chambres : " le Concile ne nous regarde ; que l'Eglise arrange ses comptes et traite de ses besoins comme elle l'entendra, c'est son affaire et non la nôtre. " M. Daru s'est retourné et dit aujourd'hui : " le Concile doit se conformer à nos volontés ou nous levons les barrières qui retiennent la révolution frémissante. Jusque le Docteur Allemand s'est fait Ministre français, et s'il proclame réellement le sentiment de sa nation, la situation peut devenir critique. "

Cependant on semble ici l'ignorer et on croit aisément que Dieu, pour avoir établi jusqu'ici la France protectrice de la Ville de Pierre, n'en est pas réduit à ce seul moyen de protection, et dans l'accomplissement des menaces de M. Daru on voit plus à craindre pour la France que pour Rome. Les Barrières qu'elle veut ouvrir à la révolution contre Rome, sont les mêmes qui protègent son territoire, et sa tranquillité contre l'esprit révolutionnaire ; et la tempête éclatant, m'est avis que Rome sera encore plus solide que Paris. Dieu, depuis des années, a préservé la France des maux extraordinaires qui la menacent, en considération des services qu'elle rend à l'Eglise par son épée. Quand cette épée sera rendue à la rouille du fourreau, la France en souffrira et

en pleurera. Pas d'illusion là-dessus : si la France protège Rome par son épée, Rome protège la France par ses prières, ses principes et sa reconnaissance. L'histoire nous montre ces deux grandes figures marchant toujours appuyées l'une sur l'autre, et quand, par malheur, l'accord a cessé d'exister entre elles, le malaise s'est emparé de l'Europe, et l'équilibre rompu a produit des bouleversements et des catastrophes épouvantables que la France n'a pas encore oubliés, puisqu'elle y a perdu ses rois, son repos et une partie de sa foi et de ses mœurs.

Pendant que M. Daru donne ses avertissements au Concile, Mr. Buffet, ministre des finances, *fait* dans les monnaies pontificales et cause au St. Siège un tort considérable non pas tant par le discrédit qu'il jette sur ses monnaies que par les clameurs et les injures qu'il soulève dans le camp impie et ennemi du catholicisme : le Souverain-Pontife devenu *faux monarque*, quelle dent contre l'Eglise et quelle fiche de consolation pour les malhonnêtes ! Cependant, la déclaration du *Journal officiel* de Rome, est là et rien n'a encore pu la détruire. " Pour le poids comme pour le titre, pour la quantité comme pour la qualité du métal, les pièces romaines sont pleinement conformes aux monnaies émises et qui circulent en France, en Italie, en Belgique et en Suisse..... Le fait est facile à vérifier et il condamne absolument des bruits indignes d'être accueillis par tout homme de bon sens. " Et ensuite, voyez quelle noblesse dans les procédés du gouvernement français, lançant son anathème sur cette monnaie devenue presque sienne, sans daigner même avertir préalablement le gouvernement de Sa Sainteté qui malgré sa pauvreté et son innocence, eut trouvé moyen de combler les pertes que viennent d'éprouver tant de personnes, surtout parmi les ouvriers de Lyon et de Marseille. Mais non ; ces ménagements sont bons avec l'honnête royaume d'Italie, la Prusse et l'Autriche : avec Rome il faut montrer plus d'indépendance et de fierté : c'est une protégée et que peut-elle faire contre 100,000 bayonnettes ? Heureusement, la France compte des catholiques dévoués et sincères qui n'hésitent pas à accepter la monnaie pontificale avec sa valeur ordinaire et qui tiennent des bureaux d'échange à cette effet. Le dévouement et l'amour des fidèles pour le Pape sont encore plus forts que la malhonnêteté et les ruses des gouvernants.

Lorsqu'on pense que toutes ses menées coupables se font sous l'inspiration du gallicanisme, c'est là une raison plus que suffisante pour demander sa condamnation à mort : on n'a jamais autant senti le besoin d'unité, en voyant quel jeu peut faire une église dans l'Eglise.

On dit ici, et sans crainte (pas sûr) je ne puis le redire qu'un évêque, grand défenseur du *Syllabus* serait aujourd'hui l'inspirateur de toute la conduite du ministre des affaires étrangères. Après avoir tout mis en jeu contre l'infaillibilité papale, *observations, avertissements*, polémique acharnée, mensonges historiques, intimidations, on en est arrivé à invoquer la violence pour fermer la bouche de l'organe de l'Esprit Saint. Que de carrières

bien commencées, bien continuées se préparent actuellement un terme misérable! Espérons que l'avenir démentira ces craintes et qu'on saura prouver que les objections et les contradictions ne sont pas inséparables de l'obéissance commandée.

D. GÉRIN.



**30 VACHES A LAIT AYERSHIRE
A VENDRE.**

LA SUCCESSION HARWOOD VENDRA

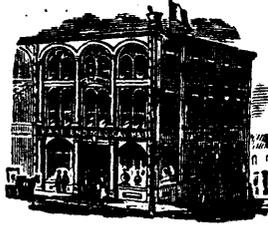
**Le 5 Avril prochain,
30 VACHES A LAIT AYERSHIRE.**

La vente aura lieu au Manoir Seigneurial à onze heures, A. M.

Par ordre,
DES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE
DU



LA PHARMACIE
DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne.

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés.

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du
GROS PILON SUR LA MAISON
Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

Graines Fraîches, de Jardins, Fleurs, Fruits, Herbes, Arbres, et Arbustes de toutes espèces avec le mode de culture envoyées par la malle franc de port. La collection la plus complète et la plus utile dans le pays. On demande des Agents.

25 espèces pour \$1.00 envoyées par la malle. Aussi le menus fruits, Plantes, Racines, et toutes les nouvelles variétés de patates envoyées par la malle. 4 lbs patates Early Rose, franco, \$1.00. Asperges colossale de Conover \$3 pour 100. \$25 pour 000, franco. Le chevre-feuille Japonais odoriférant et toujours en fleur, 50c. chaque, franco. Véritable canberge du Cap Cod, pour culture de terrain sec ou humide, \$1.00 pour 100, franco, avec direction. Catalogue des prix et listes pour le commerce envoyés gratis sur application. Semences données à commission.
ADRESSE B. M. WATSON, Old Colony Nurseries and Seed Warehouse, Plymouth, Mass. Etablis en 1842.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 7 Avril 1870.

PRODUITS.	Montréal.		St. Jean		St. Hyacinthe		Joliette.		Beauharnais.		Trois-Rivières		Sorel.		Quebec.	
	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A
FARINE EN QUART-																
Superfine Extra.....	4 81	5 40	5 60	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75
Extra.....	4 51	5 40	5 50	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60
de Gout.....	4 33	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40	4 40
Sup. No. 1.....	4 25	4 35	4 25	4 40	4 40	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50
do do forte.....	4 23	4 35	4 50	4 60	4 60	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74	4 74
do No. 2.....	3 75	3 84	0 80	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50
Recoupe (Gr.).....	2 80	3 11	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50
Son, 100 lb.....	8 00	8 55	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20	1 20
FARINE-de Blé... 100 lb	2 15	2 40	2 50	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60	2 60
" Avoine.....	1 95	2 12	2 25	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40
" Blé-d'Inde.....	1 85	1 75	1 90	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00	2 00
" Sarrasin.....	1 57	1 74	1 50	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70	1 70
" Seigle.....	1 11	1 50	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80
Grains moulus mélangés.	1 11	1 50	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80	1 80
GRAINS ET GBAINES-																
Blé..... minot	97	1 00	90	1 20	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25	1 25
Polis.....	0 70	1 00	70	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Orge.....	0 48	0 50	56	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60
Seigle.....	0 40	0 50	50	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60
Sarrasin.....	0 60	1 00	45	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50
Blé d'Inde.....	1 50	1 31	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Lin.....	3 50	4 00	3 00	4 50	2 50	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00
Mil.....	3 50	4 00	3 00	4 50	2 50	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00	3 00
Trèfle, lb.....	0 40	0 33	35	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38
Avoine..... 40 lb	0 40	0 33	35	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38	38
VIANDES-																
Bœuf No. 1..... 100 lb	7 00	9 00	7 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50	8 50
do do 2.....	0 00	0 00	5 00	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50
do do la livre.....	0 08	0 15	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10	5 10
Veau..... lb	0 10	0 15	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10
Mouton..... lb	0 10	0 15	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10	4 10
Agneau lbs.....	40	50	50	75	75	75	75	75	75	75	75	75	75	75	75	75
Lard frais, 100 lb.....	12 50	0 00	9 50	10 10	10 10	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25	9 25
do do la livre.....	12 25	13 50	14 16	16 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18
do salé, 100 lb.....	12 25	13 50	14 16	16 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18	18 18
do do la livre.....	2 50	3 50	10 10	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20
Jambons.....	2 50	3 50	10 10	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20	11 20
VOLAILLES-																
Dindes..... couple	2 40	3 00	1 50	2 50	2 50	6 00	2 50	1 80	2 50	1 50	2 50	1 50	2 50	1 50	2 50	1 50
Oies.....	1 80	3 00	1 20	1 60	1 50	1 40	1 60	1 40	1 60	1 40	1 60	1 40	1 60	1 40	1 60	1 40
Canards.....	1 10	1 25	80	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Poulets.....	30	20	60	80	80	80	80	80	80	80	80	80	80	80	80	80
Poulets.....	25	30	50	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60	60
Pigeons.....	30	40	10	15	2 00	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50	50
GIBIER-																
Canards sauvage couple	75	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Ouardes.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Pleviers.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Perdrix.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Becasses.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Becassines.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Coqs de Bruyère.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Tourtes.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Livres.....	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
Original..... lb	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00	1 00
POISSON-																
Morue fraîche..... lb	0 50	0 70	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60
Grosse Morue..... p. 100lb	0 50	0 70	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60	5 60
Saumon.....	60	60	80	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100
Truite.....	12	12	5 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7
Anguille fraîche.....	12	12	5 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7
Doré.....	12	12	5 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7	7 7
LEGUMES-PATATES-mt.																
Oignons.....	0 90	1 00	1 50	1 50	1 50	1 40	1 50	1 40	1 50	1 40	1 50	1 40	1 50	1 40	1 50	1 40
Panets.....	1 90	1 00	1 50	1 50	1 50	1 40	1 50	1 40	1							